

Jason et Médée



(M) T  
850

R. 1259





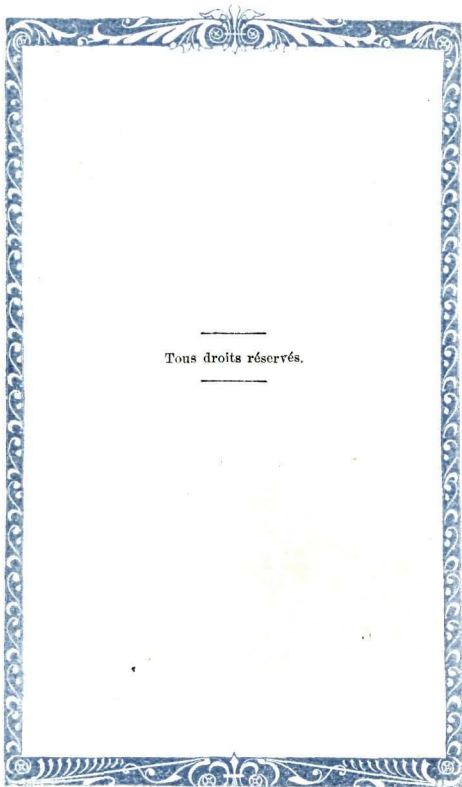








JASON ET MÉDÉE



---

Tous droits réservés.

---



APOLLONIUS DE RHODES

---

JASON ET MÉDÉE

Gravures de MÉAULLE

Traduction et notices de A. PONS

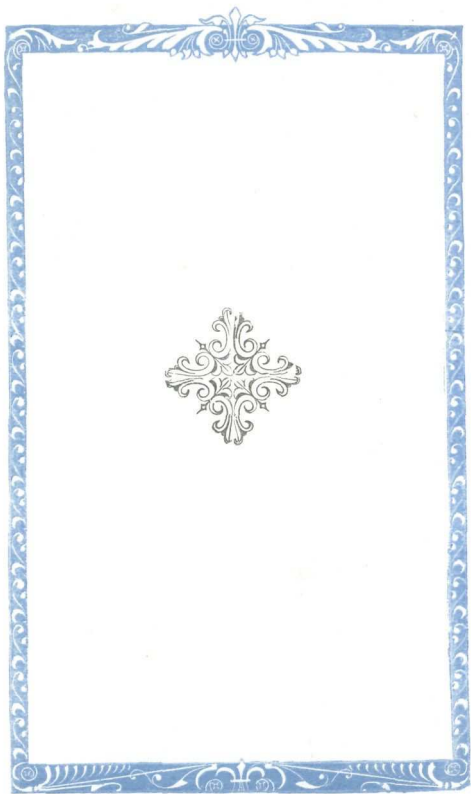
---

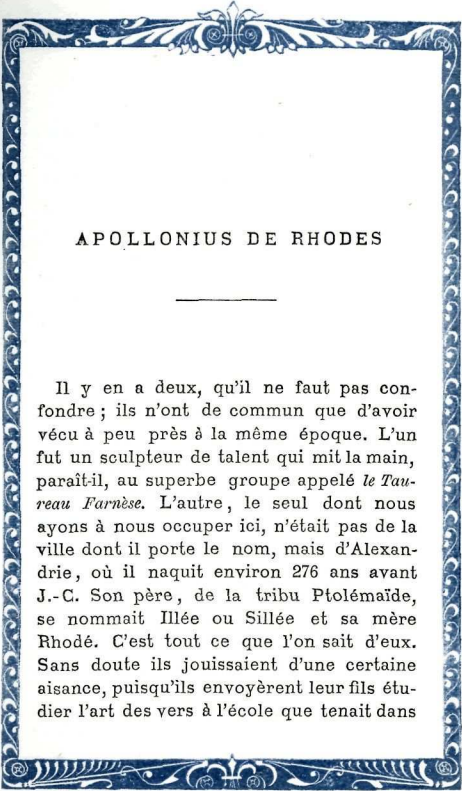
PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Saint-Benoît

1882





## APOLLONIUS DE RHODES

---

Il y en a deux, qu'il ne faut pas confondre ; ils n'ont de commun que d'avoir vécu à peu près à la même époque. L'un fut un sculpteur de talent qui mit la main, paraît-il, au superbe groupe appelé *le Taureau Farnèse*. L'autre, le seul dont nous ayons à nous occuper ici, n'était pas de la ville dont il porte le nom, mais d'Alexandrie, où il naquit environ 276 ans avant J.-C. Son père, de la tribu Ptolémaïde, se nommait Illée ou Sillée et sa mère Rhodé. C'est tout ce que l'on sait d'eux. Sans doute ils jouissaient d'une certaine aisance, puisqu'ils envoyèrent leur fils étudier l'art des vers à l'école que tenait dans

un des faubourgs de la ville le célèbre Callimaque, le plus distingué des sept poètes réunis à la cour de Ptolémée II Philadelphe et désignés sous le nom de *pléiade*.

Le génie grec, après avoir produit sur le sol natal une ample moisson de chefs-d'œuvre, venait d'être transplanté sur les bords du Nil par les successeurs d'Alexandre et y retrouvait une sorte de renaissance, une floraison nouvelle et non sans gloire. En général, la poésie des Alexandrins est ingénieuse et raffinée. Leur simplicité, lorsqu'ils y atteignent avec Théocrite, n'est pas cette simplicité franche d'où l'on part aux belles époques avec une allégresse qui fait sentir qu'on est chez soi, mais la simplicité délicate et un peu factice à laquelle on revient longtemps après, à force d'esprit, à force d'art et de goût. Comme les œuvres de Callimaque ont disparu en grande partie, il est difficile de savoir quel en était le mérite. Ce qu'en disent plusieurs critiques anciens serait de nature à nous consoler de leur perte plutôt qu'à nous les faire regretter. Lucien y dénonçait trop d'exactitude mi-

nutieuse à marquer des nuances que néglige le génie. Toutes les fois qu'un scoliaste en cite un passage, c'est afin d'autoriser l'emploi d'un terme nouveau, ou d'une acception inusitée, ou d'une expression hardie ou d'une métaphore étrange. Nous devons en conclure que l'auteur brillait plutôt par la recherche et le précieux des détails que par l'abondance et le feu de l'invention. Sous prétexte *qu'un grand livre est un grand mal*, il ne composait que des ouvrages de peu d'étendue, afin de les polir plus à l'aise. Une de ses maximes favorites : *μηδὲν εὖλω καλὸν ἔχειν ἀνάγκαστον*, « je ne veux rien avoir de beau sans m'en faire honneur », indiquerait encore qu'il ne péchait point par excès de modestie. Enfin, dans l'épithaphe qu'il composa pour le tombeau de son père, il se félicite d'avoir, par ses travaux, réduit l'envie au silence. On lui accorde pourtant d'avoir été sensible à l'amitié et d'y avoir même porté une vive tendresse. Ce qui le prouve, c'est une pièce de vers adressée à un autre poète, à un hôte lointain dont il vient d'apprendre à l'improviste la mort

déjà ancienne et qui lui-même avait fait des élégies mélodieuses : « Quelqu'un, ô Héraclite, m'a dit ton trépas et m'a plongé dans les larmes. Je me suis ressouvenu combien de fois tous les deux nous avions, au milieu de nos doux entretiens, enseveli le soleil. Mais toi, cher hôte d'Halicarnasse, dès longtemps, je ne sais où, tu n'es que cendre. Oh ! du moins tes rossignols vivent, sur qui, ravisseur de tous les biens, le dieu d'enfer ne portera pas la main. » Traduit, cela dit peu de chose et semble quasi indifférent ; mais il est juste d'avouer que la pièce a vraiment du charme dans l'original. Aimable convive, sachant placer à propos un mot spirituel ou une raillerie, Callimaque trônait en quelque sorte à la cour des Lagides. Il se vante, il est vrai, quelque part de n'avoir jamais vendu sa plume et, si l'on en croit une de ses épigrammes, il vécut pauvre. Mais tout est relatif. On admettra difficilement que Ptolémée Philadelphe et son successeur aient laissé dans l'indigence un homme dont ils aimaient et recherchaient la société. On le voit, au contraire, dans ses hymnes, ne

laissant échapper aucune occasion de célébrer ses bienfaiteurs, de les mettre au-dessus des autres rois, de les égaler aux dieux mêmes. Leurs faiblesses deviennent pour lui des motifs d'inspiration. Ptolémée, après avoir épousé sa sœur, eut le regret de lui survivre et Callimaque, pour le consoler, composa un poème sur la chevelure de Bérénice, ravie au ciel, dont la traduction ou imitation de Catulle peut donner une idée.

Nous devons pourtant, en notre qualité de Français, être reconnaissants à Callimaque d'avoir noblement célébré la vertu des Gaulois nos aïeux. Il nous montre ces nouveaux Titans à l'heure où, des extrémités de l'Occident, ils fondent sur la Grèce et sur l'Asie, aussi nombreux que les flocons de la neige ou que les étoiles par une nuit sereine. Grâce à ses vers, nous savons que ces légions guerrières déposèrent auprès du trépied d'Apollon leurs larges baudriers et leurs épées sacrilèges, tandis que leurs chars, venus de Toulouse, couvraient les plaines du Caystre.

Il est probable que, fier de son crédit,

Callimaque ne ménageait guère l'amour-propre de ses élèves, lorsqu'ils devenaient ses rivaux. Du moins se montra-t-il fort jaloux et irrité de la faveur avec laquelle fut reçue l'épopée des Argonautiques, publiée par Apollonius au sortir de son école. De là entre eux une lutte où, comme toujours, chacun des adversaires eut des torts. Le débutant, avec la présomption et l'imprudence de son âge, s'en prit tout d'abord à qui le régétait et lui barrait la route. S'il est vrai qu'il ait dit, en narguant son maître : « Je n'admire pas un poète qui n'a pas autant de chants que la mer a de flots », c'était vraiment trop exiger. Mieux eût valu respecter la susceptibilité chatouilleuse d'un devancier et ne pas lui reprocher sa stérilité. Callimaque, ainsi provoqué, se vengea cruellement par une satire où il dévouait son rival à tous les supplices et le représentait, on n'a jamais su pourquoi, sous la figure d'un ibis, oiseau du pays qui se nourrit de reptiles venimeux. Ovide en a emprunté le titre et quelques traits dans la pièce dirigée contre un ami dont il eut à se plaindre au temps de sa disgrâce.

Cette satire excita contre Apollonius une telle réprobation que, lorsqu'il voulut faire, comme c'était l'usage, des lectures publiques de l'œuvre nouvelle, on le siffla outrageusement. La cabale devint même si violente qu'il fut forcé de s'exiler à Rhodes. Il y ouvrit une école de littérature et, profitant des loisirs qui lui restaient, il retoucha son poème et en publia une édition tout à fait nouvelle. Accueillie avec enthousiasme par les habitants de l'île, elle valut à son auteur le titre de Rhodien, désormais inséparable de son nom.

Cependant Callimaque étant mort peu après l'avènement de Ptolémée Évergète, les Alexandrins regrettèrent leurs rigueurs envers Apollonius et l'invitèrent à revenir parmi eux. Il avait pour sa patrie un amour profond qui se manifeste dans le tableau des Argonautiques où sont retracées les douleurs de l'exil ; aussi ne fit-il pas attendre longtemps son retour. On le combla d'honneurs ; il fut nommé intendant de la fameuse bibliothèque, à la place d'Ératosthène que son âge avait rendu infirme. Il mourut dans cet emploi vers l'âge de

quatre-vingt-dix ans. Ses compatriotes, voulant effacer par un dernier hommage l'affront qu'il avait reçu d'eux, l'ensevelirent dans le tombeau où reposait déjà Callimaque. Séparés de leur vivant par la jalousie, les deux poètes mêlèrent ainsi leurs cendres et dormirent fraternellement réunis dans la mort.

Dans l'antiquité le poème des *Argonautiques* jouissait d'une grande réputation. Quintilien et Longin en parlent avec éloge. Un savant poète du siècle d'Auguste, un ami d'Horace et d'Ovide, Varron d'Atace, en fit une traduction latine dont il nous reste quelques vers. Valérius Flaccus en a donné plus tard une imitation suivie et développée dont nous possédons encore huit livres. Mais son plus beau titre de gloire est d'avoir servi de modèle à Virgile lui-même. Les flammes immortelles de Didon se sont allumées à la torche de Médée. Pour parler plus simplement, le IV<sup>e</sup> livre de l'*Énéide* est tiré tout entier, ou à peu près, d'Apollonius. Les réminiscences y jaillissent à chaque pas, surtout dans la peinture des préludes du drame amoureux.

Cela est évident, n'en déplaise à Jules Scaliger qui traite d'impudents ceux qui osent avancer une telle assertion. L'œuvre grecque méritait donc de vivre dans la mémoire des hommes à côté du chef-d'œuvre latin qu'elle a inspiré. Cependant on ne peut nier que si l'un est perpétuellement à la bouche ou dans le cœur de tout ce qui a du sentiment et du goût, l'autre est moins en vue. « On n'a pas assez rendu justice, dit un éminent critique, à la *Médée* d'Apollonius, frappée d'une sorte de défaveur et d'oubli, et comme entourée d'une ombre funeste. » Vous diriez vraiment que le bûcher de Didon empêche de voir le navire *Argo* emportant, au sortir du Phase, Médée glorieusement assise à la poupe, près de son amant, sur la merveilleuse toison. Il y a plusieurs motifs à cela : d'abord le voisinage de la littérature latine, qui nous est plus accessible, plus familière ; puis, s'il faut tout dire, l'infériorité dans l'exécution aussi bien que dans le choix du sujet. Les *Argonautiques* n'ont pas la même importance et ne sauraient exciter autant de sympathie que l'*Iliade* ou que

*l'Énéide*, dont l'une idéalisait les luttes constantes de la Grèce contre l'Asie et l'autre rappelait à Rome son irréconciliable hostilité avec Carthage. Ici rien de tel ; l'entreprise que tente Jason est plutôt une affaire de commerce ou de piraterie. Elle n'a pas un caractère assez national. A ce premier défaut s'ajoute le manque de quelques-unes des qualités souveraines qui assurent la vie aux œuvres d'art, l'unité d'intérêt, l'ensemble harmonique du tout avec ses parties. Apollonius est trop savant, pas assez artiste. De crainte sans doute qu'on ne l'accuse d'oublier quelque particularité, il ne nous fait grâce de rien et nous promène d'une façon trop didactique à travers les vicissitudes de l'action. Il en résulte un peu de langueur et de fatigue. En si haute poésie on aime à sentir partout le souffle sacré, nullement le scrupule d'un récit qui marche à pas réglés, suivant l'ordre des temps et des lieux. Bref, le lecteur veut être enlevé et comme emporté sur un grand courant d'inspiration.

Toutes ces critiques ne regardent que

l'ensemble du poème et tombent heureusement dès qu'on aborde en Colchide et qu'intervient le personnage de Médée. « L'intérêt véritable est là, a-t-on dit justement ; on tient le nœud, l'action se resserre, elle est vive, pénétrante, à la fois naturelle et merveilleuse, unissant les combinaisons mythologiques et les peintures du cœur humain. » Apollonius se sera dit que la passion amoureuse était la seule nouveauté qu'Homère eût laissée entière dans le domaine épique et il s'en est emparé aussitôt pour la traiter en maître. Son héros, je le sais, ressemble à Énée et à tant d'autres ; il a peu d'initiative et se contente de suivre la fortune qui le conduit par la main au but de ses désirs. Il profite de ce qui s'offre, sans pour cela toujours en être séduit. Mais comme cette placidité n'en fait éclater que mieux chez Médée l'ardeur et les ravages du mal sacré ! Ce n'est plus ici, comme chez la veuve Didon, un regain d'amour, une reprise, un nouvel embarquement d'une femme expérimentée, qui cède à regret et en se souvenant d'une autre flamme,

*agnosco veteris vestigia flammæ*; non, c'est la vierge embrasée tout à coup du feu qui dévore et qui s'enfonce elle-même au cœur l'aiguillon qui fait aimer. Elle sent que cette passion la perdra et pèsera sur toute sa vie. N'importe, elle s'y précipite tête baissée et sans jamais revenir en arrière. Dans une peinture naturelle, où la vérité se joint à la passion, le poète nous la montre, au moment de sa première entrevue avec Jason, déjà parée et toute prête pour le départ, « tournant çà et là dans le palais et foulant le sol dans l'oubli des maux qui s'ouvrent sous ses pieds en abîmes, et de tous ceux qui vont s'amonceler dans l'avenir ». Il n'y a dans aucune littérature de tableau plus coloré, plus saisissant et en même temps plus vrai. De nos jours on ne s'accorde plus, même en poésie, une telle franchise, tant de naturel et de vérité. Les bienséances mondaines, une sorte de timidité pudique et le *qu'en dira-t-on* s'y opposeraient. On remplace la nature et ses ardeurs par de l'analyse, par de l'esprit. Quant aux nuances, aux délicatesses du sentiment, Médée n'en est

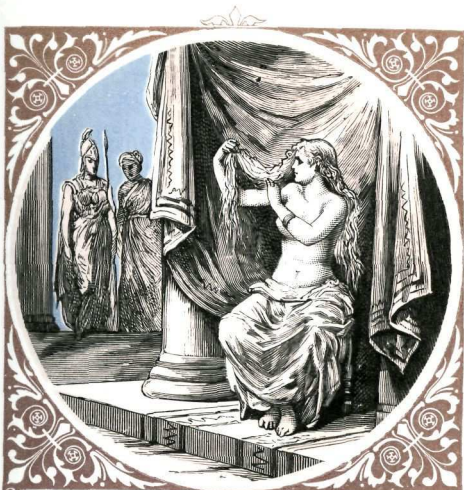
pas plus dépourvue que Didon ni qu'aucune héroïne plus moderne.

Afin de donner le chef-d'œuvre au complet, mais sans rien d'accessoire, nous avons dû ne prendre le texte grec qu'au moment où l'action s'engage dans toute sa vivacité. Quelques détails préliminaires suffiront à mettre le lecteur au courant de la situation et de l'état des personnages.

Des amours de Neptune avec une nymphe naquit le bélier parlant dont la toison était d'or. Neptune en fit présent au roi de Béotie Adamas. Le fils de ce prince, Phrixus, persécuté par Ino, sa marâtre, partit sur ce bélier avec sa sœur Hellé, qui se noya, en traversant le détroit ou bras de mer appelé depuis lors *Hellespont*. Phrixus aborda donc seul avec son bélier sur les côtes de la Colchide, où il fut accueilli par le roi Eétès, dont il épousa la fille Chalciopé. Plus tard, Pélidas, roi de Jolcos, en Thessalie, craignant, d'après un présage, que Jason, son neveu, ne le détrônât, lui imposa la mission d'aller reconquérir ce précieux trésor et le fit partir avec cinquante jeunes gens sur le navire *Argo*. Après de nombreuses aven-

tures, les Argonautes eurent la bonne fortune de rencontrer les fils de Chalciope et de Phrixus, qui avaient fait naufrage en allant en Grèce. Ils les sauvèrent et abordèrent avec eux à l'embouchure du Phase, non loin d'Æa (Colchos), capitale de la Colchide. Au moment où notre récit commence, Chalciope, dans la crainte que ses fils ne soient devenus suspects au roi, leur grand-père, depuis leur rencontre avec les étrangers, fait cause commune avec eux et cherche à intéresser en leur faveur sa plus jeune sœur Médée, habile autant que Circé, leur aînée, dans l'art des enchantements. On comprend que la jeune fille consente à sauver des neveux de son âge et qu'elle aime comme des frères. Le désir de leur être utile va l'engager dans le parti des Grecs et colorer d'abord à ses yeux les démarches hardies que lui inspirera son amour pour Jason.





## JASON ET MÉDÉE

### I

Viens maintenant, Erato <sup>1</sup>, dis-moi comment,  
par l'amour de Médée, Jason rapporta la toison

<sup>1</sup>. Muse qui présidait à la poésie amoureuse. Son nom vient  
d'ἔραω, j'aime, d'où ἔρωζ, l'amour.

d'or à Jolcos. Tu partages avec Cypris le don de tourmenter le cœur des vierges et c'est de là que te vient ton nom.

Tandis que dans les roseaux touffus les Argonautes restaient cachés à tous les regards, Junon et Minerve, se séparant de Jupiter et des autres dieux, entrèrent dans leur chambre, pour se consulter, et Junon s'adressant à Minerve : « Dis la première, fille de Jupiter, ce que nous devons résoudre. As-tu inventé quelque ruse pour tromper Eétès et faire que les Argonautes rapportent la toison en Grèce? Veux-tu que, pour l'obtenir, ils trompent le roi par de flatteuses paroles? Il est dur, fort difficile à attendre; mais nous ne devons négliger aucun moyen d'éloigner le danger. » Minerve lui répond aussitôt : « Je songe précisément à l'objet de ta question, sans avoir trouvé encore l'expédient qui sauvera notre héros; j'hésite entre plusieurs desseins différents. »

Les deux déesses tinrent un instant les yeux fixés à terre, incertaines entre des partis divers. « Allons trouver Vénus, dit tout à coup Junon. Nous la prierons ensemble d'ordonner à son fils qu'il perce le cœur de Médée, l'habile magicienne, et la rende amoureuse de Jason. C'est le seul moyen, je crois, pour que la toison soit rappor-

tée en Grèce. » Minerve goûta ce prudent conseil et répondit avec douceur : « Mon père m'a créée insensible aux traits de l'amour. Je ne sais rien de ce qui le regarde. Mais, puisque cela te plaît, je suis prête à te suivre : seulement, ce sera à toi de porter la parole. »

Les déesses s'élançèrent aussitôt vers la vaste demeure que construisit pour Vénus son époux boiteux, lorsqu'il la reçut des mains de Jupiter. Elles entrèrent d'abord sous un superbe portique au delà duquel était l'appartement des deux époux. Vulcain était parti le matin pour l'île flottante de Lipari, visiter sa forge et ses enclumes. Vénus était donc seule, assise sur un trône sculpté, devant sa porte. Avec une aiguille d'or, elle peignait ses cheveux épandus de chaque côté sur ses blanches épaules, avant de les plier en longues tresses. Aussitôt qu'elle aperçut les déesses, elle s'interrompit, descendit de son trône, les fit asseoir et se plaça près d'elles, après avoir de la main relevé négligemment ses cheveux ; puis, avec un doux sourire et de caressantes paroles : « Belles dames, quel dessein vous amène où l'on vous voit si rarement ? Quelle affaire me vaut la visite imprévue de si nobles déesses ? — Trêve de railleries, répondit Junon ; nous voici toutes deux

fort en peine. Les Argonautes, parvenus enfin sur les bords du Phase, touchent au moment du plus pressant danger. Nous tremblons pour eux tous, mais surtout pour Jason, qui m'est cher depuis longtemps. Voulant un jour éprouver s'il y avait sur la terre quelque humanité, je pris la figure d'une vieille femme et Jason me rencontra sous ce déguisement au retour de la chasse, sur les bords de l'Anaurus. Les montagnes étaient couvertes de neige et du haut de leurs sommets les torrents se précipitaient avec fracas. En me voyant, le héros, touché de compassion, me prit sur ses épaules et me fit ainsi franchir l'onde rapide. Aussi depuis lors je l'ai toujours protégé. Favorise donc son retour, ne fût-ce que pour infliger à Pélias son juste châtement. »

Vénus, un moment interdite de se voir sollicitée par Junon, se décida pourtant à lui répondre : « Respectable déesse, il n'y aurait pas de plus grand crève-cœur pour moi que de me refuser à vos désirs. Que faut-il dire ? que faut-il faire ? Disposez de mes faibles mains. Entre nous il ne saurait être question de reconnaissance. — Notre dessein, reprit Junon, n'est pas de recourir à la force ouverte. Ne te mêle de rien que de commander à ton fils qu'il enflamme Médée d'a-

mour pour Jason. Si la fille d'Eétès s'entend avec mon protégé, elle saura, par ses artifices, le rendre maître de la toison et le ramener à Jolcos. — Junon et toi, Minerve, répondit Vénus, mon fils vous obéirait bien mieux qu'à moi. Tout impudent qu'il est, devant vous il aura encore quelque peu de honte; mais de moi il n'a nul respect ni souci, et il lui est égal de me quereller sans cesse. Peu s'en est fallu, l'autre jour, que je ne lui brise ses méchantes flèches avec son arc, car il a osé me dire que, si je ne retenais mes mains, il ne mettrait plus de bornes à son courroux et que je n'aurais à m'en prendre des suites qu'à moi-même.» A ces mots, les deux déesses se regardèrent en souriant: « On rit de mes chagrins, dit Vénus piquée. Il est vrai que j'ai bien tort d'en faire confiance à tout le monde; ce m'est bien assez de les savoir moi-même. Allons! pour vous être agréable, je vais caresser mon fils, il ne me refusera pas. »

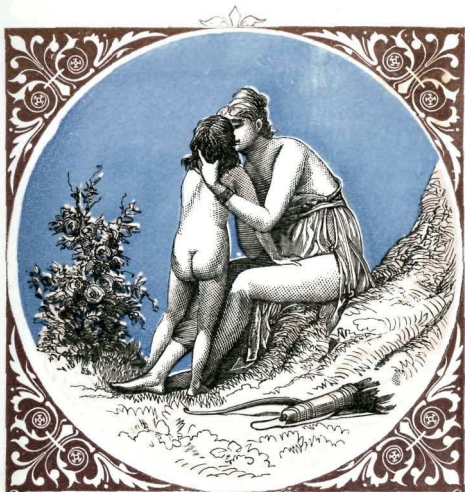
Junon, prenant alors sa main délicate, la remercie d'un nouveau sourire et ajoute: « Allons, reine de Cythère, exécute bien vite ce que tu viens de nous promettre. Assez de colère; ton fils est un enfant, il se corrigera. » Puis elle se lève, Vénus la suit et retourne avec elle. S'étant mise ensuite

à la recherche de son fils dans tous les recoins de l'Olympe, elle le trouve dans un verger, seul avec Ganymède, dont la beauté charma jadis le maître des dieux, qui le mit au rang des immortels. De même âge et de mêmes goûts, les deux enfants jouaient ensemble aux osselets. Le fol Amour, tenant contre sa poitrine la main gauche toute pleine des osselets d'or qu'il venait de gagner, était debout, les joues animées et les yeux remplis de la joie du triomphe. Assis sur ses talons, l'air triste et honteux, son camarade jouait au hasard ses deux derniers osselets en se fâchant contre les rires du gagnant. Bientôt même, ayant tout perdu, il s'en retourna confus et les mains vides, sans s'apercevoir de l'approche de Vénus. « Mauvais garnement, dit-elle à Cupidon, en lui pinçant la joue, pourquoi rire ainsi? Tu viens sans doute de tromper Ganymède et d'abuser de sa simplicité. Écoute, j'ai besoin de toi. Si tu obéis à ma prière, je te donnerai le plus beau de tous les jouets qu'ait eus Jupiter à ton âge, celui que lui fit sa nourrice Adrastée pour l'amuser dans l'ancre du mont Ida; Vulcain lui-même ne pourrait t'en forger un plus beau. C'est une boule creuse et à jour, formée de cercles d'or auxquels un lierre s'entrelace. Quand on la

jette en l'air, elle trace un sillon de lumière comme l'étoile qui tombe du ciel. Voilà le bijou que tu auras de moi, si tu remplis d'amour le cœur de Médée et la blesses en faveur de Jason. Pas de retard, si tu ne veux diminuer ma reconnaissance.







## II

A ce discours, il jette impatient tous ses osselets, bondit vers sa mère et, lui saisissant la robe des deux mains, la presse avec instance de lui donner le jouet sur-le-champ. Vénus le caresse et

5

lui dit en souriant : « J'en jure par moi-même et par cette tête chérie que j'embrasse, le cadeau sera dans tes mains dès que tu auras percé d'un trait la fille d'Eétès. » L'Amour, ramassant alors ses osselets, les compte avec soin et les jette dans le sein magnifique de sa mère. Aussitôt il prend son carquois déposé contre le tronc d'un arbre, l'attache à ses épaules, saisit son arc, quitte les jardins et, arrivé aux portes de l'Olympe, suit le chemin qui du ciel descend sur la terre. Il voit d'abord les sommets élevés des montagnes d'où le soleil, à son lever, darde ses premiers rayons. Puis, traversant la vaste étendue des airs, il regarde à ses pieds les campagnes fécondes, les cités des hommes, les fleuves, les montagnes et la mer qui enceint la terre de ses eaux.

Pendant ce temps les Argonautes, arrêtés dans les marais du Phase, se consultaient entre eux avec une inquiétude qu'apaisèrent les paroles suivantes de Jason : « Camarades, je vais vous dire *mon avis*; vous *déciderez ensuite*. Nous courons même fortune et chacun doit parler librement. Dissimuler ou taire sa pensée serait se rendre responsable de ce qui peut arriver. Vous autres, restez au vaisseau sans quitter vos armes : moi, j'irai avec les enfants de Phrixus et

deux de nos compagnons demander au roi Eétès s'il veut en ami nous céder la toison d'or. S'il refuse et si, fier de sa puissance, il nous repousse avec mépris, alors, instruits par lui au mal, nous verrons s'il faut l'attaquer à main armée ou recourir à la ruse. Tant que nous ne savons à quoi il est disposé, ce serait folie de vouloir lui ravir par force un bien que la persuasion nous peut procurer. Souvent la douceur des paroles, employée à propos, a triomphé là où la violence aurait échoué. Jadis Phrixus, fuyant les embûches d'une marâtre et le couteau dont le menaçait un père dénaturé, trouva ici un asile. Y a-t-il quelque part un cœur assez farouche pour ne pas s'adoucir au nom de Jupiter hospitalier ? » Tous applaudissent à ce discours. Jason choisit pour l'accompagner Télamon et Augée et prend en main le caducée de Mercure. Aussitôt, s'élançant du vaisseau à travers joncs et marécages, ils gagnent le bord du fleuve et arrivent dans la plaine qui porte le nom de Circé, plaine couverte d'agnus castus et de saules auxquels des cadavres étaient suspendus par des chaînes. C'est la coutume du pays. On y trouve sacrilège de brûler les corps et il n'est pas permis de les ensevelir ni de les recouvrir de terre. On les enferme dans des

peaux de bœuf non tannées et on les suspend aux arbres loin de la ville. La terre n'en perd pas ses droits; on lui confie les femmes, ainsi le veut la loi.

Tandis qu'ils s'avançaient vers la ville, Junon, qui veille sur eux, veut les dérober aux regards de la foule et les enveloppe d'un nuage épais, qui ne se dissipe qu'au palais d'Eétès. Avant d'entrer, ils s'arrêtent à contempler l'architecture du monument, ses larges portes, les colonnes qui l'entourent et la terrasse en pierres qui le couronne, soutenue de pilastres d'airain. Près de la porte, des vignes touffues élèvent dans les airs leurs verts rameaux, ombrageant quatre fontaines creusées par la main même de Vulcain. Des premières coulaient à flots le vin et le lait; la troisième donnait une huile embaumée des plus doux parfums, tandis que de la dernière jaillissait une eau merveilleuse qui, toujours chaude au milieu de l'hiver, était comme glace pendant les ardeurs de l'été. L'habile Vulcain avait imaginé tout cela (ajoutez-y deux taureaux aux pieds d'airain et dont la bouche, du même métal, vomissait constamment des flammes; enfin une charrue d'une seule pièce forgée de l'acier le plus dur) en reconnaissance du service que lui avait rendu le

Soleil, père d'Eétès, en le recevant dans son char, lorsqu'il revint des champs de Phlégra, fatigué de sa lutte contre les Géants.

Au milieu de la cour s'ouvraient des portes magnifiques et des chambres de chaque côté. A droite et à gauche deux élégants portiques. Eétès occupait avec son épouse le corps de logis le plus élevé; dans l'autre habitait Absyrte son fils, celui qu'il avait eu d'Astérodée, nymphe du Caucase, avant d'épouser sa femme légitime Idye. Le jeune prince était le plus grand et le plus beau de ceux de son âge, aussi l'avait-on surnommé Phaéton (brillant).

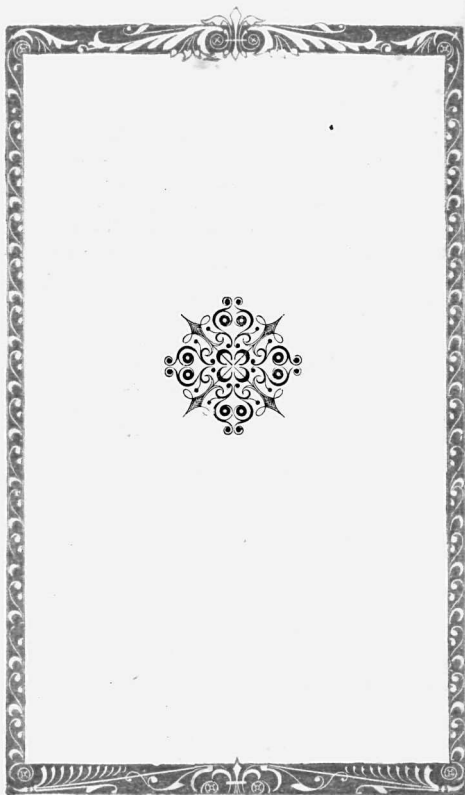
Le reste du palais servait de logement aux filles du roi, Chalciopé et Médée, et à leurs nombreuses esclaves. D'ordinaire, Médée passait tout le jour dans le temple d'Hécate, dont elle était prêtresse; mais, ce jour-là, Junon lui avait inspiré la pensée de rester au palais. Elle sortait de sa chambre, pour aller dans celle de sa sœur, lorsque Jason entra, suivi de ses compagnons. En les voyant si près d'elle, elle poussa un cri et Chalciopé, effrayée, accourut aussitôt avec ses esclaves, qui, pour la suivre, avaient jeté à terre laine et fuseaux. Quelle fut sa surprise de reconnaître, parmi ces étrangers, ses propres enfants

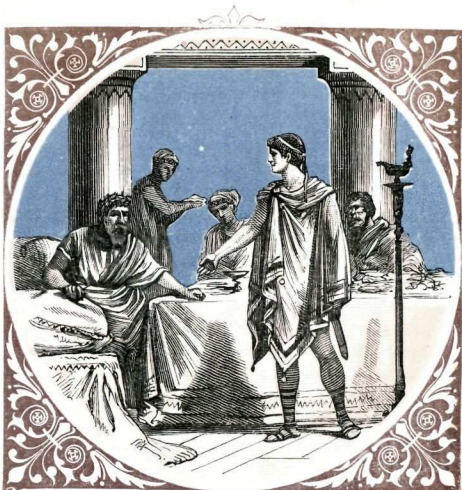
qui volèrent à l'instant dans ses bras ! Transportée de joie et levant les mains au ciel : « Eh bien, s'écria-t-elle, vous le voyez : à quoi bon m'abandonner pour de lointains voyages sur mer ? Le destin vous ramène. Infortunée que je suis ! quel désir aviez-vous donc de voir la Grèce, d'obéir aux derniers ordres de Phrixus, ordres cruels par lesquels votre père déchira mon cœur ? Pourquoi fuir votre mère en pleurs et vous en aller vers Orchomène courir après les biens d'Athamas ? »

En entendant la voix de Chalciope, Eétés sort avec la reine et donne ses ordres pour recevoir les étrangers. Tout le palais est bientôt en mouvement. Parmi les esclaves, les uns apprêtent un taureau pour le festin, d'autres fendent le bois à la cognée, d'autres font chauffer l'eau pour les bains.

Cependant l'Amour, invisible, a traversé les airs et, aussi âpre que l'est aux tendres génisses le taon que les pasteurs appellent la mouche des bœufs, il descend au palais et, dès le vestibule, sous la porte, il tire de son carquois une flèche toute neuve, source de gémissements. Toujours inaperçu, il franchit rapidement le seuil, lançant des regards aigus et, s'étant ramassé tout petit

sous Jason lui-même, il mit le cran de sa flèche sur le milieu de la corde; puis, écartant de toutes ses forces ses deux mains, il lâcha le trait tout droit sur Médée : une stupeur muette la saisit au cœur. Et lui alors, reprenant son vol, s'élança hors du palais élevé en riant aux éclats. Le trait brûlait tout au fond dans le sein de la jeune fille, pareil à une flamme. Elle ne cessait de fixer sur le fils d'Eson des yeux étincelants et son cœur à coups pressés haletait de fatigue hors de sa poitrine; il ne lui restait plus aucun souvenir et son âme se fondait en une douce amertume. Comme une ouvrière laborieuse et qui vit du pénible travail de ses mains répand autour d'un tison ardent des broussailles sèches afin de s'apprêter pour la nuit une lumière dans sa chambre, car elle s'éveille de bonne heure; et, ce feu, s'allumant tout grand d'un si petit tison, consume à la fois toutes les broussailles; tel, ramassé sous le cœur de la jeune vierge, brûlait en secret le funeste amour. Elle laissait ses joues délicates tourner tantôt à la pâleur et tantôt à la rougeur, au hasard de ses pensées.





### III

Aussitôt que l'onde tiède du bain eut rendu les guerriers brillants, les esclaves servirent le repas. Lorsqu'il fut achevé, Eétés s'adressa ainsi avec bonté à ses petits-fils : « Rejetons de ma fille et

de l'étranger Phrixus, celui de nos hôtes que j'ai le plus fêté, d'où vient ce retour précipité? Quel accident a interrompu votre voyage? Vous ne vouliez pas m'en croire, quand je vous disais quelle immense route vous aviez à parcourir. J'avais cependant appris moi-même à la connaître, lorsque, sur le char du Soleil mon père, je franchis la voûte azurée pour transporter dans l'Hespérie ma sœur Circé. Nous nous arrê tâmes au rivage des Tyrrhéniens, où elle habite encore bien loin d'ici. Mais trêve de paroles inutiles. Dites-nous franchement ce qui vous est arrivé, quels sont ces étrangers qui vous accompagnent et en quel lieu vous êtes sortis de mon beau navire. »

A ces questions Argus, l'aîné des frères, répond aussitôt de manière à concilier aux Argonautes la faveur d'Eétès : « Grand-père, la tempête a brisé notre vaisseau et, réfugiés sur une épave, nous avons été jetés sur le rivage de l'île de Mars, par une nuit d'horribles ténèbres. Sans doute quelque dieu veillait sur nous, car les oiseaux redoutables qui jusque-là infestaient cette île déserte venaient d'en être chassés par ces guerriers, abordés de la veille et retenus par quelque heureux destin ou par Jupiter lui-même qui a eu pitié de nous.

« Ils s'empressèrent même de nous offrir des mets et des vêtements, dès qu'ils eurent entendu le nom illustre de Phrixus et le tien. C'est chez toi qu'ils viennent en effet. Si tu veux en savoir la raison, je te la dirai sans feinte. Ce héros, que sa force et sa valeur élèvent au-dessus de tous les descendants d'Eolus, a été forcé de partir de son pays pour obéir aux ordres d'un roi jaloux. Il assure que la colère de Jupiter ne s'apaisera et que l'attentat contre Phrixus ne sera expié que si la toison retourne en Grèce. Pallas elle-même a construit à ce héros un navire bien différent de ceux de la Colchide, dont nous montions sans doute le plus mauvais, puisque l'onde et le vent en ont eu si facilement raison, tandis que le sien résiste aux plus furieuses tempêtes et vogue toujours d'une course aussi rapide, soit que l'air enfle sa voile ou que les matelots appuient sur leurs rames d'un effort continu. Le vaisseau porte l'élite des héros de la Grèce. Celui qui les y a rassemblés, après avoir erré longtemps avec eux et parcouru les terres et les mers redoutables, arrive enfin dans la ville d'Æa pour savoir si tu veux lui céder la toison. Il te laisse libre de décider à ton gré, n'ayant aucun dessein hostile et désireux seulement de témoigner sa reconnais-

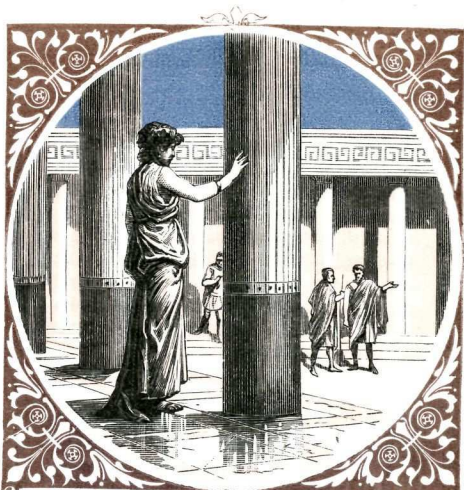
sance par une action d'éclat. Ayant appris de moi que les Sauromates sont tes ennemis, il les soumettra à ton sceptre. Veux-tu savoir son nom, sa naissance, quels sont ces gens? Je te l'expliquerai point par point. Celui qui a réuni tous les autres Grecs, c'est Jason, fils d'Eson et petit-fils de Crétée, votre parent maternel, puisque Athamas, notre aïeul, était, ainsi que Crétée, fils d'Éole. Voici Augée, l'un des enfants du Soleil; voici Télamon qui descend de Jupiter par ton père Eaque. Tous sont également issus du sang des immortels. »

Ce discours indigna le roi et la colère gonflait son cœur. Irrité surtout contre les fils de Chalciope, qu'il soupçonnait de connivence avec les étrangers, d'une voix terrible et les yeux allumés sous un sourcil menaçant : « Vite, dit-il, loin de moi, infâmes, sortez de mes États, avec vos fourberies et qu'aucun de vous ne voie ni Phrixus ni la maudite toison ! Ce n'est pas pour elle, mais pour me ravir mon trône et mes honneurs, que vous êtes partis de Grèce. Si déjà vous ne vous étiez assis à ma table, je vous ferais couper la langue et les mains et vous renverrais ainsi mutilés, pour vous apprendre à respecter les dieux dont vous avez l'insolence de vous dire issus. »

Télamon, frémissant de rage à ces menaces, allait répondre sur le même ton, lorsque Jason le retint et, prenant la parole à sa place : « Eétès, dit-il avec politesse, retenez votre courroux. Nous ne venons pas, ainsi que vous semblez le croire, en ennemis ni en pirates. Qui voudrait, de gaieté de cœur, traverser tant de mers dans l'espoir d'une conquête à laquelle il n'aurait aucun droit ? Le destin cruel et les ordres d'un méchant prince nous ont seuls poussés. Ne soyez pas insensible à nos prières et dans toute la Grèce je donnerai à votre nom une gloire immortelle. Dès ce moment notre reconnaissance est prête à combattre contre les Sauromates ou tout autre peuple que vous voudrez soumettre. » Ainsi, par de douces paroles il essayait de l'apaiser. Mais lui, sans se laisser toucher et ne méditant que vengeance, agitait dans son âme s'il les ferait périr sur-le-champ ou s'il les exposerait à quelque danger. Le dernier parti l'emporta. « Étranger, trêve de belles paroles. J'acquiesce à votre demande, mais il faut me prouver d'abord que vous êtes du sang des dieux et de taille à me disputer mon trésor. Vous le voyez, je ne porte pas envie aux vaillants guerriers, je ne ressemble pas au tyran dont vous me parlez et qui règne

en Grèce. L'épreuve à laquelle je veux soumettre votre valeur, j'en viens moi-même à bout, quel qu'en soit le péril. J'ai deux taureaux qui paissent dans le champ de Mars. Ils ont des pieds d'airain et une bouche dont les naseaux vomissent la flamme. Je les attelle moi-même à une charrue et je leur fais labourer quatre arpents d'un terrain âpre et sauvage. Cela fait, je sème, au lieu des dons de Cérès, les dents d'un affreux dragon, d'où naissent aussitôt des géants armés qui m'entourent de toutes parts. Je les attaque, je les renverse et ils expirent sous le fer de ma lance. En commençant à joindre mes taureaux le matin, la moisson est achevée le soir. Toi, si tu en fais autant, dès ce jour tu emporteras la toison. Mais jusque-là n'espère point que je te la livre. Un homme de cœur ne doit pas céder à quelqu'un de plus faible que lui ; ce serait indigne. »





#### IV

Jason regardait ses pieds sans dire mot et sans oser s'engager. Il hésitait, l'entreprise lui semblait dangereuse. Enfin il se décide à répondre adroitement : « Prince, vous m'enfermez certes

dans une impasse ; mais, quelque grand que soit le péril, je l'affronterai, dussè-je y perdre la vie. Rien de plus triste que le sort que m'a infligé Pélias en m'envoyant ici. — Puisque tu acceptes le combat, reprend sévèrement le roi, va maintenant rejoindre tes compagnons. Si mes taureaux te font peur et que tu n'aies pas assez de force pour les soumettre au joug, ou si la moisson t'épouvante, je ferai en sorte que tu serves d'exemple à quiconque voudra désormais s'attaquer à plus puissant que soi. »

Aussitôt Jason se leva et sortit en compagnie d'Augée et de Télamon. Argus les suivit seul, après avoir fait signe à ses frères de rester. Entre tous le fils d'Eson resplendissait de beauté et de grâce. Médée le contemplait, dardant sur lui d'obliques regards le long du bord de son voile soulevé, de plus en plus minée en son cœur. Sa pensée, comme un songe léger, s'envolait sur ses traces, à mesure qu'il s'éloignait. Lorsqu'ils furent sortis du palais tout affligés, Chalciope, se gardant de la colère d'Eétès, eut hâte de rentrer dans sa chambre avec ses fils ; et Médée aussi, de son côté, se retira : elle agitait en elle tout ce que les amours soulèvent de chers intérêts dans une âme. Au-devant de ses yeux tout lui apparaissait

encore, quel il était lui-même en personne, de quel manteau il était vêtu, ce qu'il avait dit, et quelle bonne mine quand il se tenait assis sur son siège, et quelle noble démarche en sortant ; et sa pensée, en s'assombrissant, lui disait qu'il n'y en avait pas un pareil entre les hommes.

Sans cesse la douce voix du héros résonnait à son oreille, avec les discours de miel qu'il avait prononcés. Elle craignait pour lui ; elle tremblait que les taureaux ou qu'Eétès lui-même ne le fissent périr ; elle le pleurait comme déjà tout à fait mort. De tendres larmes inondaient ses joues dans la violence de sa pitié, et, se lamentant faiblement, elle poussa cette plainte d'une voix frêle :

« Pourquoi, malheureuse, cette angoisse me tient-elle ainsi ? Qu'il périsse, lui le premier ou le dernier des héros, que m'importe à moi ?... Pourtant, puisse-t-il s'en tirer sans dommage ! Oui, vénérable déesse Hécate, qu'il en soit ainsi. Qu'il s'en retourne dans sa patrie ayant échappé à ce mauvais sort. Mais si c'est son destin d'être dompté dans cette lutte par les taureaux, oh ! qu'il apprenne du moins auparavant que, moi, je suis bien loin de me réjouir de son affreux malheur ! » C'est ainsi que l'âme de la jeune fille était en proie aux soucis.

Pendant ce temps Jason et les siens suivaient tristement le chemin qui les éloignait de la ville et du peuple. « Fils d'Eson, dit alors Argus, vous pourrez blâmer mon avis ; mais nous voici au point de tout risquer. Je vous ai parlé déjà de la jeune princesse instruite par Hécate dans l'art des enchantements. Si nous pouvions la gagner à notre cause, il n'y aurait plus pour nous de danger à craindre. Chalciopé, ma mère, peut seule nous la concilier, et je crains qu'elle n'ose le faire. Si vous le permettez, je retournerai auprès d'elle, pour la supplier de nouveau qu'elle ait égard à la vie de ses enfants, car votre perte entraînerait infailliblement la nôtre. — Fort bien, mon ami, répond Jason, je ne m'oppose nullement à votre dessein. Allez trouver votre mère et ne négligez rien pour la toucher. Hélas ! que notre espoir est fragile et notre retour incertain puisqu'il dépend des femmes ! »

En devisant ainsi ils arrivaient au Phase. Leurs camarades, joyeux de les revoir, les pressent de questions : « Amis, leur répond le héros, l'impitoyable Eétés s'est ouvertement déclaré contre nous. S'il fallait tout vous raconter, nous n'en finirions pas. Sachez seulement que dans le champ de Mars paissent deux taureaux qui ont des pieds

d'airain et une bouche dont les naseaux vomissent la flamme. Je dois leur faire labourer quatre arpents et y semer les dents d'un horrible dragon, d'où naîtront aussitôt des géants armés qu'il faut tous exterminer le même jour. Voilà les ordres d'Eétès; voilà ce que j'ai promis de tenter; il le fallait bien. »

Effrayés d'un danger qui leur paraît insurmontable, les Argonautes se regardent en silence. Pélée, audacieux entre tous les chefs, se prend alors à dire : « Il s'agit de savoir ce qu'il faut faire. Le moment n'est plus de délibérer, mais d'agir. Fils d'Eson, si tu es bien résolu d'affronter le combat, prépare-toi; sinon, ne cherche pas de suppléant parmi nos compagnons et souffre que Pélée combatte pour toi. **A** mes yeux, la mort, qui termine tout, n'est pas une souffrance. » **A** ces mots, Télamon, Idas, les fils de Tindare, se lèvent avec intrépidité. Méléagre les suit. Dans un âge encore tendre, il avait le courage et la force d'un héros.

Le reste de la troupe gardait le silence : « Amis, dit Argus à ceux qu'enflammait la soif du combat, patience; il sera toujours temps d'en venir là. Laissez-moi d'abord recourir à Chalciope. Son appui ne sera pas inutile, je crois. Attendez encore un

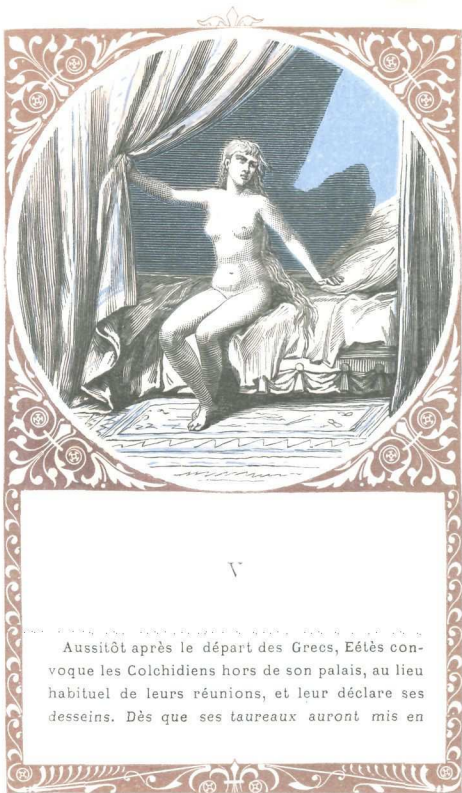
peu ; mieux vaut brider son courage que de succomber sous ce qu'on a méprisé. Le palais d'Eétès enferme une jeune fille à qui la divine Hécate a révélé ses secrets les plus cachés. Elle connaît tous les produits de la terre et des eaux et sait, en les préparant avec adresse, composer des charmes capables d'apaiser l'ardeur de la flamme, de suspendre le cours impétueux des fleuves et d'arrêter dans leur marche la lune et les étoiles. Nous parlions d'elle au retour de la ville, et Chalciope, sa sœur, pourrait l'engager à nous prêter la main. Si vous l'approuvez, je me risquerai aujourd'hui même à retourner au palais d'Eétès. Peut-être qu'un dieu guidera mes pas. » Tandis qu'Argus faisait applaudir par les Argonautes de si sages conseils, une timide colombe vint du haut des airs se réfugier dans le sein de Jason, en fuyant la poursuite d'un épervier qui lui-même s'abattit sur la poupe du vaisseau. A la vue d'un tel présage, Mopsus prophétise aussitôt : « Amis, ce fait est un signe de la volonté des dieux. Il n'y a plus à balancer, il faut implorer l'aide de Médée ; elle ne rejettera point nos prières. Si Phinéus a dit vrai, c'est sur Vénus qu'il faut compter pour un retour dont le succès est assuré, puisque l'oiseau

qu'elle chérit vient d'échapper à la mort. Puisse l'événement ne pas démentir un augure si heureux ! Invoquez la mère des Amours et suivez le conseil d'Argus. »

Il dit, et tous applaudissent en songeant à l'oracle de Phinéus. Idas seul, se levant en fureur, s'écrie d'une voix menaçante : « O Dieux ! je suis donc venu ici avec des femmes. Ils invoquent Vénus et implorent son appui, lorsque nous avons besoin de la force de Mars. Eh quoi ! des colombes et des milans vous empêchent de combattre ! Allez, lâches, renoncez au métier des armes, rampez aux pieds d'une jeune fille et tâchez, par vos prières, de la séduire. »

A ces mots, un grand murmure s'élève dans l'assemblée, quoique personne ne réponde. Idas, fils d'Apharé, s'assied la rage dans le cœur et Jason dit avec fermeté : « Qu'Argus retourne à la ville, puisque vous approuvez tous son projet. Pour nous, amarrons le navire au bord du fleuve et ne restons pas cachés plus longtemps pour éviter le combat. » Argus part aussitôt, et les guerriers, dociles à l'ordre de leur chef, lèvent l'ancre, poussent à la rame le navire au delà du marais et mettent pied à terre sur le bord du Phase.





V

Aussitôt après le départ des Grecs, Étès convoque les Colchidiens hors de son palais, au lieu habituel de leurs réunions, et leur déclare ses desseins. Dès que ses taureaux auront mis en

pièces le téméraire qui se risque à vouloir les dompter, il fera abattre le bois qui ombrage la montagne voisine, afin de brûler le vaisseau et ceux qui le montent. Que ces étrangers expient ainsi leur insolence et leur audace. « Malgré le violent désir de Phrixus, ajoute-t-il, malgré la douceur et la vertu qui le rendaient le plus aimable des hôtes, jamais je ne l'aurais reçu dans mon palais, si Jupiter ne m'avait envoyé Mercure du ciel pour m'engager à la bienveillance. Je ne laisserai donc pas des brigands envahir impunément notre pays, dans la seule intention de ravir mes trésors, de machiner des complots et d'infester de leurs pilleries les étables de nos bergers. »

Etés se promettait encore de punir les enfants de Phrixus, qui ne s'étaient unis, selon lui, à ces scélérats que pour lui enlever le sceptre et la couronne. Le Soleil, son père, lui avait tristement prédit d'avoir à se méfier des embûches et des desseins perfides de ses propres descendants. Ses autres filles ne lui donnaient pas la moindre crainte, non plus que son fils Absyrte ; mais de Chalciopé et de son engeance tout était à redouter. C'était pour cela et non pour obéir à Phrixus qu'il les avait envoyés en Grèce. Tout plein de

ces projets de vengeance, il déclarait à ses sujets qu'il ne supporterait pas de tels outrages et leur ordonnait, avec menaces, de veiller sur le navire et les marins, de peur qu'il n'en échappât quelqu'un.

Dans le même temps, Argus, de retour au palais du roi, conjurait instamment sa mère d'implorer Médée pour qu'elle vînt à leur secours. C'était déjà l'intention de Chalciope, mais comment oser s'ouvrir à elle ? Médée ne redoutait-elle pas le courroux de leur père ? Celui-ci ne découvrirait-il pas leur complicité ?

Cependant la jeune vierge, étendue sur son lit, car un sommeil profond calmait ses angoisses, est bientôt le jouet de songes trompeurs, pleins d'images funestes, comme il arrive en tout chagrin. Il lui sembla que l'étranger se soumettait à l'épreuve, non pas tant qu'il désirât beaucoup de remporter la toison du divin bélier, ce n'était point pour cette cause qu'il était venu dans la ville d'Eétès, mais bien pour la ramener dans sa patrie. Elle se figurait encore qu'elle-même en venait aux prises avec les taureaux et triomphait de l'épreuve aisément ; mais que ses parents refusaient de tenir leur promesse, parce que ce n'était pas à la jeune fille, mais à lui-même qu'ils

avaient imposé la condition de les dompter ; que de là s'élevait un grand conflit entre son père et les étrangers ; que les deux parties s'en remettaient à elle comme arbitre, pour qu'il en fût selon que son cœur en déciderait ; et qu'elle, tout d'un coup, sans plus se soucier de ses parents, faisait choix de l'étranger ; qu'alors ils étaient saisis d'une immense douleur, et qu'ils s'écriaient de colère. A ce cri, le sommeil la quitta en sursaut. Se débattant d'effroi, elle s'élança hors du lit et regarda de tous côtés les murailles de sa chambre : elle eut peine à recueillir ses esprits comme auparavant, et elle laissa échapper ces paroles avec sanglots :

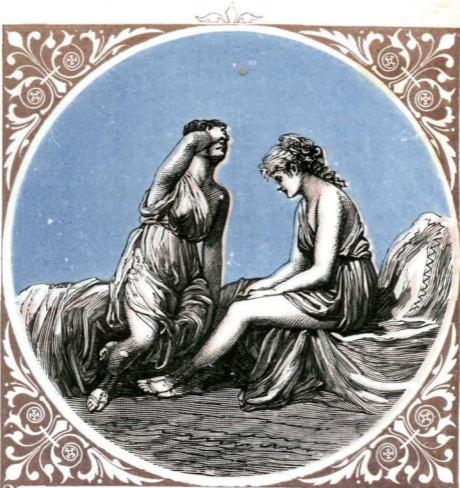
« Malheureuse que je suis, quels songes pesants m'ont épouvantée ! Je crains que ce voyage des héros n'apporte quelque grand malheur. Tout mon cœur est en suspens pour cet étranger. Qu'il aille parmi son peuple, bien loin, faire sa cour à quelque jeune fille grecque ; mais qu'à nous la virginité et la maison de nos parents soient toujours chères ! Pourtant laissant là mon cœur sauvage, à condition que ce ne soit plus sans l'aveu de ma sœur, je verrai si elle me vient prier d'être de quelque secours en cette épreuve. Elle est en grande inquiétude pour ses enfants, et cela étein-

draît dans mon âme une peine funeste. » Se levant aussitôt nu-pieds et vêtue d'un simple vêtement, Médée ouvrit les portes de la chambre. Elle voulait aller vers sa sœur; déjà même elle avait franchi le seuil. Longtemps elle demeura à la même place sous le vestibule, retenue par la pudeur. Elle revint de nouveau en arrière, et de nouveau se remit à sortir, puis de nouveau entra. Ses pieds la portaient çà et là, au hasard. Allait-elle en avant, la pudeur au dedans la rappelait et bientôt le désir téméraire triomphait de la pudeur. Trois fois elle tenta d'aller, et trois fois elle se retint, et la quatrième elle retomba la face en avant, roulée sur sa couche.

Comme lorsqu'une jeune mariée pleure dans la chambre nuptiale le florissant époux auquel l'ont unie ses frères et ses parents, évitant de se mêler en rien à la foule de ses suivantes, par pudeur et par prudence, elle reste assise au fond de sa chambre, silencieuse, car un destin cruel vient de le lui ravir avant qu'ils aient pu jouir l'un de l'autre dans leur mutuelle tendresse. Bien que brûlée de douleur au dedans, en contemplant ce lit veuf, elle étouffe ses pleurs en silence, de peur que les femmes ne lui brisent le cœur par quelque raillerie. C'est pareille à elle que Médée se lamentait.

Tout à coup une de ses plus jeunes esclaves entra chez elle. Alarmée de l'état où elle vit sa maîtresse, elle courut sur-le-champ avertir Chalciope, qui délibérait avec ses enfants. Celle-ci, effrayée, vole auprès de sa sœur qu'elle trouve sur son lit, les yeux baignés de larmes et se frappant le visage. « Eh ! chère Médée, pourquoi ces pleurs ? que t'est-il arrivé ? quelle est la cause de cette douleur ? Est-ce un mal subit, tel qu'en envoient les dieux, ou as-tu entendu quelque menace de notre père contre mes enfants et moi ? Ah ! puissè-je ne plus voir ce palais, cette ville, et habiter, au bout de la terre, un lieu où l'on ignore jusqu'au nom de Colchos ! »





## VI

A ces mots, la rougeur couvre les joues de Médée et quelque temps la pudeur virginale l'empêche de répondre, malgré son désir. Tantôt la parole lui montait au bout de la langue et tantôt

se renvoyait au fond de sa poitrine. Bien des fois sa fraîche bouche s'ouvrit pour parler, mais la voix ne passa point plus avant. Bien tard enfin elle se décida à dire de la sorte avec ruse, tant les amours faisaient rage :

« Chalciope, mon âme est tout en peine pour tes enfants : je crains que notre père ne les fasse périr du coup avec ces étrangers. Ce sont ces horribles songes qu'à peine endormie tout à l'heure je voyais dans mon sommeil. Puisse un dieu les rendre sans effets ! puisses-tu n'en venir jamais à cette affreuse douleur pour tes enfants ! »

Elle tâchait ainsi d'engager sa sœur à implorer son secours. Chalciope, dont ces paroles avaient redoublé les terreurs, répondit : « Tes alarmes sont les miennes et c'est de toi que j'attends un remède à mes maux. Avant tout, jure-moi par le ciel et par la terre de me garder le secret et de venir à mon aide. Au nom de tous les dieux, de toi-même, des auteurs de nos jours, je t'en conjure, Médée, sauve mes enfants. Ne permets pas qu'ils succombent à leur sort fatal. Si je péris avec eux, mon ombre vengeresse viendra des enfers te poursuivre. » En achevant ces mots, entrecoupés d'abondantes larmes, elle embrasse les genoux de Médée et abandonne sa tête sur ce

sein désolé. Leurs gémissements se mêlèrent ensemble ; on n'entendait que soupirs et sanglots. Enfin Médée reprit : « Infortunée ! quel remède te fournir pour échapper à tes imprécations ? Oh ! que n'ai-je en moi de quoi sauver tes enfants ! Je fais le serment que tu réclames ; oui, j'en jure par le ciel et par la terre, mère de tous les dieux, quoi que tu me proposes, je ne négligerai rien pour l'accomplir. — Ne pourrais-tu pas — fais cela pour mes enfants — imaginer quelque ruse, un expédient quelconque, dans la grande épreuve, en faveur de cet étranger, qui lui-même en a tant besoin ? De sa part, et avec mission de lui, Argus m'est venu presser d'obtenir, s'il se peut, ton assistance ; je l'ai laissé chez moi en accourant ici. »

En entendant ces paroles, le cœur de Médée s'envole de joie et la rougeur couvre son beau visage ; un brouillard délicieux l'enveloppe et elle répond : « Chalciopé, tout ce qui peut vous être agréable et cher, je le ferai ; que l'aurore ne brille jamais à mes yeux et que tu ne me revoies plus existante parmi les vivants, si je préfère quelque chose à toi ma sœur, ou à tes enfants qui sont comme mes frères, mes défenseurs naturels et du même âge que moi. Et moi-même, je puis me dire

à la fois ta sœur et ta fille, puisque tu m'as suspendue aussi bien qu'eux à ta mamelle quand j'étais toute petite, comme je l'ai tant de fois entendu raconter à notre mère. Allez donc, gardez le silence sur mon service, afin que je puisse tenir ma promesse à l'insu de nos parents. Demain, au lever du jour, on me verra au temple d'Hécate et je remettrai le charme qui apaise les taureaux à cet étranger dont la venue ici cause tant de trouble. »

Aussitôt Chalciope sort pour aller porter cette nouvelle à ses enfants. Médée, livrée à elle-même, est de nouveau reprise de crainte et de honte en songeant qu'elle va trahir son père au profit d'un étranger. La nuit enveloppe ensuite la terre de ses ténèbres; les nautoniers sur la mer avaient les yeux fixés sur la Grande Ourse et vers les étoiles d'Orion; c'était déjà l'heure où tout voyageur et tout garde aux portes des villes commencent à désirer le sommeil; un assoupissement profond s'emparait même des mères dont les enfants sont morts. On n'entendait plus le hurlement des chiens à travers la ville, ni aucun bruit de loin retentissant: le silence et l'obscurité envahissaient tout. Pour Médée seule il n'y avait ni repos ni douceur du sommeil. Dans son ardeur

pour le fils d'Eson mille soins la tenaient éveillée ; elle craignait l'indomptable force des taureaux, sous lesquels il était prêt de périr misérablement dans la plaine de Mars. Son cœur à coups pressés bondissait de sa poitrine. Tel un rayon de soleil, rejaillissant de l'eau d'une chaudière ou d'un baquet, s'agite à travers les lambris et va frapper tantôt ici, tantôt là, avec un tournoiement rapide, tel le cœur de la jeune fille lui battait le sein. Des larmes de pitié roulaient de ses yeux. Au dedans la douleur ne cessait de la ronger le long des moindres fibres et presque au bas de la nuque, là où pénètre plus sensiblement le mal lorsque les amours logent sans relâche leurs amertumes dans un cœur. Tantôt elle se dit qu'elle fournira le charme pour dompter les taureaux, tantôt elle s'y refuse, quitte à périr elle-même. Ensuite elle se décide à ne pas mourir et à ne pas donner le charme, mais à prendre en patience et à tout hasard son malheur. Et, s'asseyant, elle repassait en elle chaque chose en s'écriant : « Infortunée que je suis ! je ne vois que des maux autour de moi ; de toutes parts mon esprit reste incertain. Point de remède à ma douleur, elle brûle toujours. Oh ! que Diane de ses flèches rapides ne m'a-t-elle percée avant que je le visse, avant

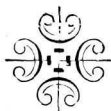
que mes neveux partissent pour la Grèce ! C'est un dieu en courroux, ou plutôt une furie qui, pour mon malheur, a fait aborder ce vaisseau sur notre plage. Mais que dis-je ? que Jason périsse au champ de Mars, si tel est son destin !... Ah ! comment cacher à mes parents le philtre que je préparerai pour lui ? Que dire ? de quelle raison colorer ce secours ? Oserai-je seulement me trouver seule avec lui ? Mais quoi ! malheureuse, sa mort même n'apaiserait pas ton tourment et mettrait le comble à tes maux. Non, puisqu'il en est ainsi, arrière la pudeur et le souci de ma gloire ! Que, sauvé par mes soins, il aille où il voudra. Moi, le jour même, dès qu'il aura triomphé, le lacet ou le poison mettra fin à ma peine. Oui, mais après ma mort les langues s'en donneront sur moi ; toute la ville ne parlera que de mon trépas et les femmes de Colchide diront entre elles en m'insultant : elle a péri pour sauver un étranger et déshonoré ses parents pour satisfaire un fol amour. Quelle sera mon infamie ! Non, plutôt que de m'exposer à tant d'opprobres, mieux vaut renoncer à la vie cette nuit même, avant le crime, avant la honte. »

Elle dit et s'en alla prendre la boîte dans la-

quelle étaient rangées bien des drogues, les unes salutaires, les autres destructives, et, l'ayant placée sur ses genoux, elle se lamentait. Son sein se baignait de larmes intarissables qui coulaient en torrents à l'aventure, tandis qu'elle déplorait tristement son destin. Elle avait envie d'en tirer les poisons qui tuent, pour se les verser. Déjà elle ouvrait la cassette, prête à choisir, la malheureuse ! mais soudain les épouvantes de l'horrible Pluton descendirent dans son cœur ; longuement elle demeura privée de la parole ; autour d'elle tous les aimables soins de la vie se représentaient. Elle se ressouvint de tout ce qu'il y a d'agréable parmi les vivants, de ses compagnes du même âge qui faisaient sa joie de jeune fille ; le soleil lui parut plus doux à regarder qu'auparavant, à mesure qu'elle se reprenait à l'espérance. Rejetant la cassette de dessus ses genoux, retournée complètement au gré de Junon, elle n'était plus indécise et ne désirait que de voir bien vite se lever l'aurore, afin de lui remettre le charme convenu et d'aller à sa rencontre. Plus d'une fois elle ouvrit les portes de sa chambre, guettant la lumière. Enfin le jour la frappa de sa clarté chérie, et déjà chacun se mettait en mouvement à travers la ville. Argus, ayant ordonné à ses frères

---

de rester encore pour voir l'intention et les des-  
seins de la jeune vierge, les quitta pour retour-  
ner au vaisseau.





## VII

Dès que Médée a vu paraître les premiers rayons de l'aurore, de ses mains elle renoue ses blonds cheveux qui pendaient en désordre. Elle efface de ses joues la trace des larmes et ranime l'éclat

de son teint avec un baume aussi doux que le nectar. Puis elle revêt son beau peplum, garni de souples agrafes et jette sur sa tête adorable un voile blanc. Ainsi parée, elle se promène dans le palais d'un pas assuré, ne songeant plus à ses chagrins ni au danger qui est devant ses pas, ni à celui qui surviendra demain.

Dans le vestibule de sa chambre parfumée couchaient douze jeunes esclaves qui n'étaient point encore entrées au lit d'un homme. Elle les appelle et leur ordonne d'atteler promptement les mules à son char, pour la conduire au temple d'Hécate. Tandis qu'on exécute ses ordres, elle tire de sa boîte une liqueur qui porte, dit-on, le nom de Prométhée. Quiconque, après avoir offert la nuit un sacrifice à Proserpine, en répand sur ses membres devient tout à coup pour un jour invulnérable au fer, insensible aux flammes, doué d'une force et d'un courage merveilleux. La plante dont elle est tirée naquit pour la première fois dans les vallons du Caucase, du sang que distillait de son bec l'aigle cruel acharné au foie du malheureux Prométhée. Sa double tige est surmontée d'une large fleur, de couleur pareille à celle du safran de Cilicie. Sa racine offre l'image d'un morceau de chair nouvellement

coupé et renferme une liqueur aussi noire que celle qui découle des chênes sur les montagnes.

Médée, ayant donc tiré du coffret l'herbe magique, la mit à la ceinture odorante qui serrait son beau sein, et, sortant à la porte, elle monta sur le char rapide. Avec elle montèrent de chaque côté deux suivantes. Elle-même prit les rênes, et tenant le fouet de la main droite, elle conduisait à travers la ville. Les autres suivantes, s'attachant derrière à la caisse du char, couraient le long de la large voie et relevaient en courant leur fine tunique jusqu'à la blancheur du genou. Telle, après s'être baignée dans les tièdes eaux du Parthénus ou du fleuve Amnisus, la fille de Latone, debout sur son char d'or, que traînent des biches légères, parcourt les collines, venant de loin au-devant d'une fumante hécatombe : les nymphes la suivent en groupes, et celles qui s'assemblent sur la source même d'Amnisus, et celles qui habitent les bois et les hauteurs pleines d'eaux jaillissantes. Autour d'elle les bêtes sauvages, tremblant de respect à sa venue, lui font caresse de la queue et avec leurs cris. Telles ces jeunes filles s'élançaient à travers la ville, et les peuples alentour faisaient place, évitant de rencontrer les regards de la vierge royale.

Sortie de la ville et arrivée près du temple, elle descendit légèrement de son char et, s'adressant à ses esclaves : « Amies, dit-elle, j'ai commis, je crois, une imprudence, une étourderie, sans songer que nous pouvions rencontrer ici les hommes étrangers descendus sur notre plage. Toute la ville est en alarmes et je ne vois aucune des femmes qui, d'ordinaire, accourent en foule chaque jour implorer la déesse. Mais puisque nous voilà et que personne ne paraît, amusons-nous à cueillir des fleurs et à chanter. Il sera temps ensuite de s'en retourner et vous ne reviendrez pas sans présents, si vous voulez m'en croire. Gardez-moi le secret de ce que je vais vous dire et que rien n'en parvienne aux oreilles de mon père. Argus et Chalciope m'engagent de concert à secourir l'étranger qui s'expose à la fureur des taureaux. En récompense, il m'apportera de riches cadeaux. J'ai feint de consentir à tout et je lui ai fait dire de venir seul ici. Voulez-vous que nous partagions ensemble ses présents ? Je lui donnerai un charme qui soit contraire. Ainsi, dès qu'il arrivera, éloignez-vous. » Toutes applaudissent aussitôt à la ruse qu'elle prépare.

Pendant ce temps, Argus, averti par sa mère que Médée partirait au point du jour pour le

temple d'Hécate, tira Jason à l'écart pour l'y conduire. Avec eux marchait Mopsus, fils d'Ampycus et devin habile à expliquer le vol et le chant des oiseaux. Personne encore jusque-là parmi les hommes des anciens jours, ni parmi ceux qui sont de la descendance de Jupiter lui-même, ni d'entre tous les héros issus du sang des autres immortels, personne n'avait été pareil à ce que devint Jason ce jour-là, par la faveur de la reine des dieux, tant pour la beauté de la personne que pour le charme des entretiens. Ses compagnons eux-mêmes en étaient éblouis à le voir éclatant de grâces et le fils d'Ampycus se réjouissait grandement de ce voyage dont il prévoyait d'avance le résultat.

A quelque distance du temple, sur le chemin qui y mène, était un peuplier noir orné d'une chevelure de feuilles infinies, sur lequel aiment à s'assembler les corneilles babillardes. L'une d'elles, pendant qu'ils passaient, se mit à battre des ailes, et, du plus haut de l'arbre, proféra les intentions de Junon :

« O le sot devin, qui ne sait pas même comprendre avec son esprit ce que savent les petits enfants, qu'une jeune fille ne dira ni douceurs ni propos d'amour à un jeune garçon, s'il y a des

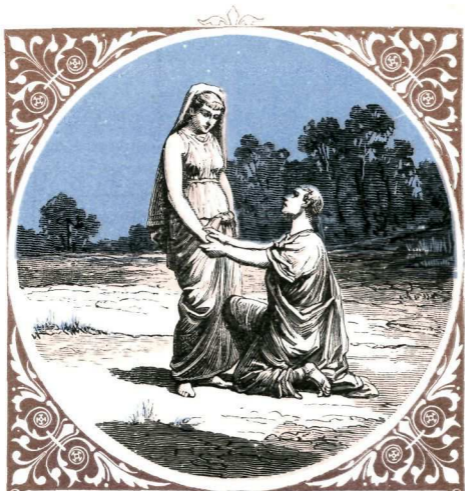
étrangers pour témoins? Va-t'en bien loin, ô méchant devin, pauvre sage! Ni Vénus ni les suaves Amours ne versent leur souffle sur toi.»

A ces accents moqueurs de l'oiseau divinement inspiré, Mopsus se prit à rire et dit à Jason : « Continuez votre chemin jusqu'au temple de la déesse; vous y trouverez la pucelle, et sans doute bien disposée, puisque Vénus, d'après l'oracle de Phinée, a touché son cœur pour vous. Argus et moi nous attendrons ici votre retour à l'écart. Tâchez d'user auprès d'elle de prudentes paroles.» Argus applaudit à ce conseil, et Jason s'éloigne.

De son côté, le cœur de Médée n'avait qu'une pensée. Bien qu'elle fût à chanter avec ses compagnes, chaque chanson nouvelle qu'elle essayait ne tardait pas à lui déplaire; elle en changeait tour à tour dans son inquiétude, ne tenant pas un seul moment ses regards arrêtés sur le groupe de ses suivantes, mais les promenant de loin vers les chemins et penchant de côté son visage. Certes son cœur se brisa souvent, lorsqu'elle croyait entendre courir tout auprès un bruit de pas ou le murmure du vent. Enfin lui-même, sans plus tarder, apparut à son désir, bondissant à pas élevés : tel Sirius, qui du sein de l'Océan sort si beau et si resplendissant à son lever, mais

qui apporte aux troupeaux la calamité funeste, tel, dans la beauté de son aspect, survint aux yeux de Médée le fils d'Eson, et son apparition excita en elle une lassitude déplaisante. Le cœur lui tomba de la poitrine, ses yeux se troublèrent d'un brouillard, une chaude rougeur empourpra ses joues. Elle n'avait la force de lever les genoux pour faire un pas en avant ni en arrière, mais ses pieds restaient immobiles. Cependant les suivantes s'étaient toutes éloignées. Ils se tenaient tous deux en face l'un de l'autre, muets et sans voix, semblables à des chênes ou à de grands sapins qui ont pris racine au même lieu sur les montagnes, et qui demeurent tranquilles dans le silence des vents. Mais bientôt, sous le coup des vents qui renaissent, ils s'ébranlent et s'entre-répondent avec un murmure immense. C'est ainsi que tous deux allaient bientôt parler et rendre bien assez de sons charmants sous le souffle de l'Amour. Le premier, le fils d'Eson, reconnut qu'elle était tombée dans le mal sacré, et, d'une voix caressante, il lui tint ce langage :





## VIII

« Pourquoi donc, ô vierge, pourquoi tant de crainte quand je me trouve seul devant toi ? Je ne suis pas de ces présomptueux, comme il y en a tant, et tel on ne m'a point vu même quand

j'habitais dans ma patrie. Aussi ne me témoigne point cette réserve extrême, ô jeune fille, si tu as quelque chose à me demander ou à me dire. Puisque nous sommes venus ici à bonne intention, dans un lieu sacré où tout manquement est interdit, traite-moi en toute confiance, et, sans me bercer d'espérances frivoles, exécute ce que tu as promis à ta sœur ; arme-moi du pouvoir de tes enchantements. Je t'en conjure par Hécate, par tes parents, par Jupiter, dont le bras vengeur protège les étrangers et les suppliants. C'est à ce double titre que j'embrasse tes genoux. Sans toi, je ne puis sortir vainqueur de cette lutte funeste. Je te payerai ensuite de ton bienfait de la seule manière qui soit permise à ceux qui habitent si loin l'un de l'autre, en te faisant un nom et une belle gloire. Ainsi feront à l'envi les autres héros qui te célébreront à leur retour en Grèce, et les épouses des héros aussi, et les mères ; en ce moment peut-être, tristement assises sur les rivages, elles nous pleurent. Tu les auras délivrées de leurs angoisses. Par une semblable faveur, la jeune Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, qui avait pour père le Soleil, délivra Thésée du plus pressant danger. Que dis-je ? non contente de lui avoir sauvé la vie, elle quitta son pays pour

s'embarquer avec lui, après que Minos eut adouci sa colère. Par cette action généreuse, Ariane s'est fait aimer des dieux mêmes et sa couronne brille toute la nuit parmi les constellations qui ornent la voûte du ciel. Les dieux te récompenseront comme elle, si tu consens à sauver tant de héros. Et comment ne le voudrais-tu pas, toi si belle et si douce ? »

Ainsi parla-t-il en la glorifiant. Elle, jetant les yeux de côté, souriait délicieusement, le cœur lui nageait au dedans, tout enlevée qu'elle était par la louange, et elle finit par le regarder en face. Elle ne trouvait pas à lui dire un mot avant l'autre, mais elle aurait voulu proférer toutes choses à la fois. En attendant, elle n'eut rien de plus pressé que de tirer de sa ceinture odorante l'herbe magique qu'il reçut de sa main avec joie. Elle eût pris son âme entière dans sa poitrine et la lui eût livrée au besoin avec le même transport, tant l'amour en ce moment lançait d'aimables éclairs de la blonde tête du fils d'Eson. Elle en avait les yeux tout ravis ; elle en fondait intérieurement de chaleur, comme autour des roses la rosée s'échauffe et fond aux feux de l'aurore. Tantôt, dans leur pudeur, ils tenaient tous deux leurs yeux attachés à la terre, tantôt ils les rele-

vaient pour se voir, en s'envoyant de complaisants sourires de dessous leurs sourcils brillants. Après une longue attente et à grand'peine la jeune fille parla ainsi :

« Écoute bien maintenant comment je viendrai à bout de te secourir. Lorsque mon père aura remis en tes mains les dents de dragon, pour les semer dans le champ de Mars, attends le milieu de la nuit. Alors, après un bain dans le fleuve, seul et vêtu de noir, creuse une fosse profonde en un lieu écarté. Là égorge une brebis, puis brûle-la tout entière sur un bûcher au bord de la fosse. Invoque ensuite la fille unique de Persée, la puissante Hécate, en ayant soin de l'apaiser avec des libations de miel. Puis éloigne-toi sans retourner la tête, quel que soit le bruit des pieds et les hurlements des chiens qui frappent tes oreilles. C'est le seul moyen de ne pas rompre le charme et de revenir sans danger parmi tes compagnons. Dès le matin, humecte ce baume, frottes-en tes membres, ton épée, ta lance et ton bouclier. Une vigueur immense sera dès lors en toi : tu te sentiras l'égal des plus grands hommes et même des dieux immortels. Le fer des guerriers qui naîtront de la terre s'émoussera contre toi et tu braveras les flammes que vomissent les tau-

reaux. Cela ne durera qu'un jour, cependant ne quitte pas le combat. Je vais t'indiquer une autre ressource. Sitôt qu'après avoir joint les taureaux et labouré le champ, tu verras les géants sortir en foule des sillons, jette au milieu d'eux une grosse pierre. Pareils à des chiens enragés à se disputer une proie, ils se battront à l'entour. Profite du moment pour fondre sur eux. C'est ainsi que tu triompheras et que, obéissant aux ordres de Pélias, tu pourras emporter la toison en Grèce, bien loin de Colchos. Après cela, pars, va où le cœur t'appelle, où tu es si empressé de retourner. »

Ainsi donc parla-t-elle; et en silence, ses regards tombant devant ses pieds, elle baignait sa joue divine de tièdes larmes, s'affligeant de ce qu'il allait errer si loin d'elle à travers les mers; et de nouveau elle lui adressa en face ces paroles pleines d'amertume, en lui prenant la main droite, car déjà la pudeur désertait de ses yeux :

« Souviens-toi, si jamais tu es de retour dans ta patrie, souviens-toi du nom de Médée, comme moi-même je me souviendrai de toi, si éloigné que tu puisses être. Et mets quelque complaisance à me dire où sont tes palais et de quel côté tu

vas te diriger d'ici avec ton vaisseau à travers les mers. Est-ce tout près de l'opulente Orchomène que tu dois aller? Est-ce tout près de l'île d'Æa? Dis-moi quelque chose encore de cette fille célèbre, de cette Pasiphaé, sœur de mon père. » Elle dit, et lui aussi, à son tour, le funeste amour commença à le surprendre par les larmes de la jeune fille, et il répondit : « Si je retourne heureusement dans la Grèce et si ton père ne m'impose pas d'autres travaux plus dangereux, ton image sera nuit et jour présente à mon cœur. Tu veux savoir quelle est ma patrie; il m'est doux de te contenter. Au milieu de hautes montagnes est une contrée fertile et abondante en troupeaux; Hémonie est son nom.... Mais pourquoi perdre en vains discours des moments précieux? Qu'importent ma patrie et ma famille et la fameuse Ariane, fille de Minos, nom brillant qui fut celui de la vierge aimable sur laquelle tu m'interroges! Plût aux dieux que, comme Minos alors s'accorda pour elle avec Thésée, ton père voulût faire de même pour nous. »

C'est ainsi qu'il cherchait à la toucher avec des paroles de miel. Mais elle, des amertumes douloureuses irritaient son cœur. Elle ne sut que lui répondre en gémissant : « C'est en Grèce qu'il

peut être beau de songer à de tels accords. Eûtès n'est point un de ces hommes tels que tu viens de me montrer Minos, l'époux de Pasiphaé. Je ne me compare pas non plus à Ariane; ainsi ne me parle en rien de ces alliances hospitalières. Seulement, lorsque tu seras de retour à Jolcos, souviens-toi de moi. A mon tour, je me souviendrai de toi, même en dépit de mes parents. Si jamais tu m'oubliais, puisse la renommée ou quelque oiseau messager; ou plutôt que moi-même, puissent d'ici les rapides tempêtes m'enlever pardessus les mers jusqu'à Jolcos, pour que j'aie te jeter à la face mon reproche et le souvenir que tu n'as échappé que par moi. Oh! puisse-je alors, sans que rien m'annonce, m'abattre à ton foyer dans tes palais!» En même temps des larmes de pitié ruisselaient le long de ses joues. « O chérie, répondit Jason, laisse les vents et les oiseaux, leurs tempêtes et leurs présages; ce sont là de vains propos. Si tu viens en Grèce, dans nos demeures, tu verras les femmes et les hommes, prosternés à tes pieds, t'honorer comme une déesse et reconnaître avec transport que c'est à toi qu'ils doivent le salut d'un frère, d'un fils, d'un époux vaillant. Dans nos chambres virginales tu partagerais mon lit et

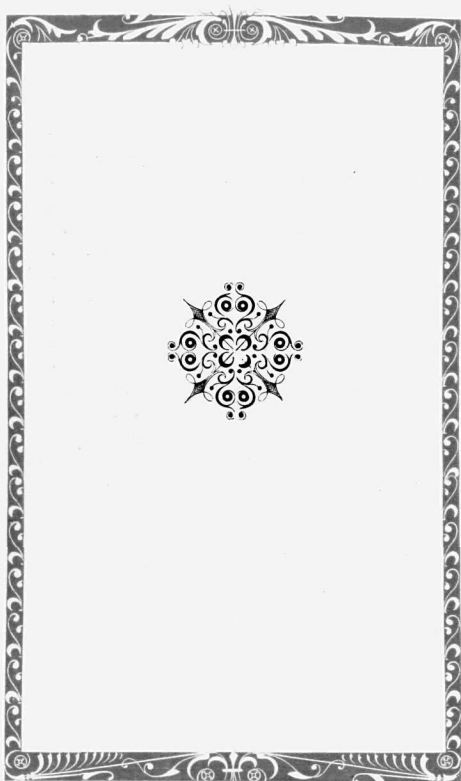
rien que la mort ne pourrait mettre fin à notre amour. »

Le charme de ces paroles pénètre Médée jusqu'au fond du cœur. Pourtant, la malheureuse, malgré son horreur du crime, devait bientôt consentir au départ pour la Grèce. Comment résister au pouvoir de Junon qui a résolu de la conduire à Jolcos et de lui faire quitter sa patrie pour la perte de Pélias? Déjà les esclaves, qui de loin regardaient en silence, commençaient à s'attrister, car le jour, sur son déclin, conseillait le retour à la maison. Il était temps pour la jeune fille de revenir auprès de sa mère. Elle n'y songeait pas encore, heureuse de voir un beau visage et d'entendre de douces paroles; mais Jason, plus prudent, s'avisa enfin de la prévenir : « Il est l'heure de nous séparer; retournez à la ville avant le coucher du soleil. Un plus long retard pourrait nous trahir; nous nous retrouverons au même rendez-vous. »

Après s'être ainsi séduits l'un et l'autre dans cette entrevue, ils partent, Jason vers ses compagnons et Médée avec ses esclaves, qui accourent toutes ensemble au-devant d'elle. A peine s'aperçut-elle de leur présence; son esprit distrait se perdait dans les nuages. Ses pieds la portent

d'eux-mêmes sur le char; elle prend les rênes d'une main, de l'autre le fouet et pousse les mules qui suivent d'un trot rapide et hâtif le chemin du palais.







## IX

A son retour, elle fut interrogée par Chalciope inquiète de ses fils. Mais, déjà en proie aux remords, ni elle ne l'entendit ni elle ne voulut lui répondre. Assise presque à terre, sur un esca-

beau, la tête appuyée sur la main gauche et les yeux baignés de larmes, elle repassait dans son esprit de quel dessein criminel elle venait de se rendre complice.

Jason, ayant rejoint ses amis à l'endroit même où il les avait laissés, retourne avec eux au vaisseau. On l'embrasse, on l'interroge. Il leur raconte les avis qu'il a reçus de Médée et leur montre le charme puissant. Idas seul, assis à l'écart, rongait son frein; tous les autres nageaient dans la joie.

Déjà la nuit étendait ses voiles sur la terre. Les Argonautes oublièrent dans le sommeil le souci de leurs affaires. Au point du jour, ils envoyèrent, pour demander la semence à Eétés, deux guerriers, le brave Télamon et Éthalide, noble fils de Mercure. Ceux-ci partirent et reçurent du roi les dents terribles du dragon d'Aonie. Ce monstre gardait, près de l'antique Thèbes, une fontaine consacrée à Mars, lorsque Cadmus, cherchant sa sœur Europe, arriva dans ce lieu, où il devait fixer sa demeure, guidé par une génisse dont Apollon lui avait ordonné de suivre les traces. Il perça le dragon de ses flèches, et Minerve, qui connaissait la vertu de ses dents, eut soin de les arracher et les partagea entre le vainqueur et

Eétés. Cadmus les ayant semées dans les champs de l'Aonie, on vit naître tout à coup des guerriers dont un grand nombre furent aussitôt retranchés par le fer de Mars. Ce qui survécut servit à coloniser le pays. Eétés remit aux députés les dents qu'il avait, espérant que Jason, si même il soumettait les taureaux au joug, ne viendrait pas à bout du reste.

Le soleil, parvenu aux bords les plus reculés de l'Éthiopie, cachait ses feux sous un autre hémisphère et la Nuit attelait ses chevaux à son char. Les Argonautes se préparèrent à dormir près des amarres, tandis que Jason attendait le moment où les brillantes étoiles de l'Ourse inclinent à l'horizon et qu'un silence absolu règne dans les airs. Alors, d'un pas furtif, il s'avance en tapinois vers un lieu désert, portant avec lui tout ce dont il avait besoin et qu'il avait préparé pendant le jour. Argus lui avait apporté le lait et la brebis; il avait pris lui-même les autres ingrédients au vaisseau.

En dehors du chemin battu était un endroit écarté qu'arrosait une eau claire et limpide. Le héros, s'y étant baigné, revêtit un manteau noir dont Hypsipyle lui avait fait cadeau à son départ de Lemnos, en souvenir de leurs nuits d'amour

trop tôt interrompues. Il creusa ensuite une fosse de la profondeur d'une coudée, dressa un bûcher, égorga la brebis, l'étendit avec soin sur le bûcher, y mit le feu et l'arrosa de lait et de miel en invoquant Hécate. Puis il se retira. La déesse répondit à son appel et vint de ses profonds abîmes recevoir le sacrifice. Son front était ceint de branches de chêne, auxquelles s'entrelaçaient des serpents. Un nombre infini de torches répandait la lumière autour d'elle, éclairant les chiens infernaux, avec leurs aboiements criards. Sous ses pas la prairie tremblait et les nymphes qui habitent les joncs du fleuve hurlaient. Saisi lui-même de terreur, Jason n'en continua pas moins sa marche, sans se retourner, avant d'avoir rejoint ses compagnons.

A peine l'aurore matinale a-t-elle éclairé de ses rayons le sommet neigeux du Caucase qu'Eétès se revêtit d'une solide cuirasse, présent du dieu Mars qui l'avait enlevée au géant Mimas, après l'avoir égorgé de ses mains dans les champs de Phlégra. Il mit sur sa tête un casque d'or, surmonté de quatre aigrettes aussi brillantes qu'un rayon de soleil au sortir de l'onde. Il portait d'une main un bouclier recouvert de plusieurs cuirs, et de l'autre une lance énorme et redoutable, qu'Hercule

seul eût pu soulever. Son fils Phaéton l'attendait sur un char attelé de coursiers rapides. Il y monte, prend en main les rênes et sort de la ville par une large voie, suivi d'un peuple innombrable, pour se rendre au lieu du combat. Tel Neptune, monté sur son char, vole aux jeux isthmiques, au promontoire Ténare, au marais de Lerne ou au bois sacré d'Onchestus; tel encore, traîné par ses coursiers, il va visiter Calaurie, le rocher de Thessalie ou le Géreste couvert de forêts.

Docile aux conseils de Médée, Jason prit le suc merveilleux qu'il avait reçu d'elle et en frotta son bouclier, sa lance et son épée. Autour de lui ses compagnons éprouvent la vertu du charme et s'efforcent en vain de faire plier sa lance; tous leurs efforts sont inutiles. Idas, furieux, tire sa grande épée et en donne un violent coup sur la poignée; mais le fer rebondit comme le marteau sur l'enclume. A cette vue, les Argonautes poussent un cri de joie, l'espoir de la victoire. Jason, après s'être frotté le corps, se sent tout à coup rempli d'une force et d'un courage invincibles. Ses bras se raidissent et deviennent plus nerveux. Tel un cheval de guerre, au désir du combat, hennit en battant le sol de ses pieds, l'oreille

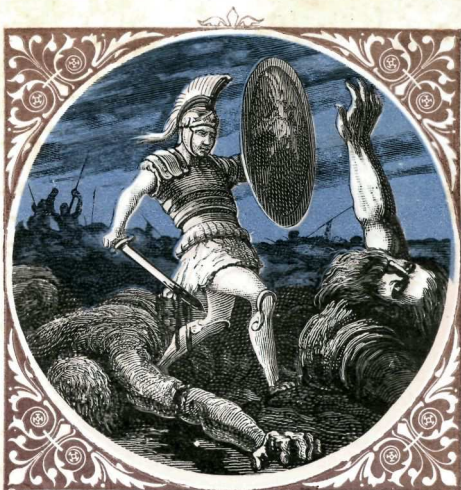
dressés et la tête haute, tel le fils d'Eson, plein de confiance dans la vigueur de ses membres, s'agite, marche à grands pas, brandit sa lance et secoue son bouclier, d'où partent mille étincelles. Ainsi, lorsqu'un orage est sur le point d'éclater, de fréquents éclairs percent la nue, amenant après eux des torrents de pluie.

Les Argonautes, impatients de voir arriver le moment du combat, montent sur le vaisseau, s'y assoient en rangs pressés et gagnent rapidement le champ de Mars, situé hors la ville et aussi éloigné d'eux que l'est de l'entrée de la carrière la borne autour de laquelle tournent les chars dans les jeux célébrés en l'honneur d'un illustre guerrier ou d'un roi puissant. Ils trouvent, en arrivant, Eétès et ses sujets, ceux-ci répandus en foule sur les rochers du Caucase et leur roi se promenant sur le rivage. Dès qu'ils eurent amarré le vaisseau, Jason, dépouillé de ses vêtements, l'épée suspendue à l'épaule, tenant d'une main sa lance et son bouclier, de l'autre son casque éclatant, rempli des dents du dragon, saute fièrement à terre et marche au combat, aussi redoutable que Mars, aussi beau qu'Apollon. Il parcourt d'abord des yeux la campagne et aperçoit le joug d'airain et la charrue fabriquée d'un seul mor-

ceau de fer. Il s'approche, enfonce auprès d'elle sa lance dans la terre, dépose son casque et s'avance, couvert de son bouclier, pour chercher les taureaux. Un profond souterrain, toujours rempli d'une épaisse fumée, leur servait de retraite. Ils sortent tout à coup en vomissant des flammes. A leur vue, les Argonautes sont saisis d'épouvante; mais Jason, s'arc-boutant sur ses jarrets, les attend de pied ferme, semblable au roc contre lequel viennent se briser les vagues écumeuses. Il tenait devant lui son bouclier, que les taureaux, en mugissant, frappent en vain de leurs cornes, sans pouvoir l'ébranler. Pareils à de vastes soufflets qui tantôt excitent le feu des fourneaux où l'on fond l'airain, tantôt retiennent leur haleine, et dont l'air s'échappe avec un frémissement horrible, les deux taureaux exhalent en mugissant leur souffle de feu. La flamme brille par éclairs autour de Jason, mais le charme fourni par Médée le rend invulnérable. Il saisit par une corne le taureau qui est à sa droite, le tire de toutes ses forces, l'amène près du joug et, d'un coup de pied, le fait adroitement tomber sur les genoux. Le second, qui s'avance, est également terrassé. A l'instant il jette par terre son bouclier et, de ses deux mains, il les

tient l'un et l'autre couchés sur les genoux, insensible à l'ardeur des flammes dont il est entouré. Le roi, stupéfait, regarde ce prodige de virilité.





## X

Cependant Castor et Pollux, suivant l'ordre antérieurement réglé, présentent le joug à Jason, qui l'attache fortement et saisit ensuite le timon et l'adapte au joug. Après quoi, les fils de Tyn-

dare, s'éloignant des flammes, retournent au vaisseau, et le héros, ramassant son bouclier, le suspend à son épaule, prend le casque où étaient les dents et, tenant le manche de la charrue, il pique les taureaux de sa lance, ainsi qu'un laboureur thessalien presse les flancs de ses bœufs avec la perche dont il mesure son champ. Devenus plus furieux, les taureaux vomissent des flammes et frémissent comme les vents impétueux, terreur des navigateurs et qui les oblige à plier toutes leurs voiles. Cependant, pressés par la lance, ils sont contraints d'avancer. La terre cède à leurs efforts et à ceux du vaillant laboureur. Des mottes énormes, détachées par le tranchant du coultre, se brisent avec fracas. Le héros, marchant d'un pas ferme, jette derrière lui les dents du dragon dans la terre déjà labourée<sup>1</sup> et tourne à chaque instant la tête, de peur d'être surpris par les guerriers qui doivent en sortir.

1. Ovide a traduit ce passage dans son VII<sup>e</sup> livre des « Métamorphoses » :

..... Galea tum sumit athena  
Vipereos dentes, et aratos spargit in agros.

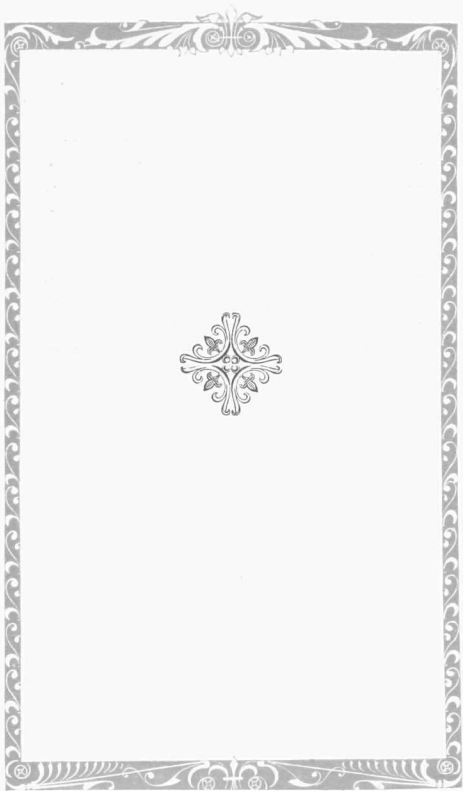
Le soleil était aux deux tiers de son cours et les laboureurs, fatigués, soupiraient après la fin de leurs travaux, lorsque Jason, ayant achevé de labourer ses quatre arpents, détela les taureaux qui s'enfuirent aussitôt épouvantés et retourna au vaisseau, voyant que les sillons étaient encore vides de géants. Ses compagnons, empressés autour de lui, enflamment de plus en plus son courage par leurs discours. En attendant le combat, il puise avec son casque de l'eau du fleuve, étanche sa soif et s'assied sur le rivage, pareil à un sanglier qui aiguise ses dents à l'approche des chasseurs et dont la gueule verse à terre des flots d'écume.

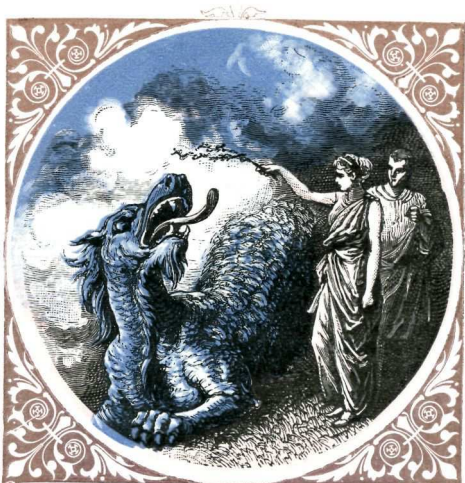
Bientôt les fils de la Terre commencent à sortir de son sein. La plaine est hérissée de boucliers, de lances et de casques dont l'éclat se réfléchit jusqu'au ciel. Avez-vous vu dans une nuit d'hiver étinceler toutes les constellations, lorsque, après une neige abondante, les nuages se sont dissipés ? Ainsi brillaient les géants en se dressant sur le sol. Jason n'oublie pas le rusé conseil de Médée ; il saisit aussitôt une pierre énorme que quatre jeunes gaillards n'auraient pu soulever ; il l'enlève sans effort et la lance au loin au milieu des géants, puis il s'assied tranquillement derrière son bouclier. A ce spectacle, les Colchidiens

poussent des cris furieux comme le mugissement des flots qui se brisent contre les rochers. En voyant lancer l'énorme pierre, les géants se jettent dessus avec des hurlements, se transpercent les uns les autres et tombent sur le sein de leur mère comme le pin ou le chêne renversé par le vent. Aussi prompt que l'étoile qui, se détachant des cieux, fend rapidement l'air et porte l'effroi dans les cœurs par un long sillon de lumière au milieu des ténèbres, Jason fond sur eux l'épée à la main et, frappant au hasard tout ce qui s'offre à ses coups, moissonne à la fois ceux qui n'étaient sortis de terre que jusqu'aux épaules ou à la ceinture, ceux qui déjà se tenaient debout et ceux enfin qui marchaient au combat. Tel, au milieu des alarmes de la guerre, un laboureur, craignant que sa moisson ne devienne la proie du soldat, prend une faux aiguisée de frais et se hâte d'abattre les épis avant qu'ils aient mûri aux ardeurs du soleil. Les sillons deviennent des ruisseaux de sang ; tous les géants sont renversés, et leurs corps, étendus dans la campagne, présentent l'image de baleines que la tempête a jetées sur le rivage. Les uns, tombés sur les genoux, mordent la terre ; d'autres expirent sur le dos, quelques-uns sur le flanc. Plusieurs, frappés avant d'être entiè-

rement sortis de terre, sont courbés sur eux-mêmes et appuyés sur leur tête sanglante. Tels de jeunes arbrisseaux, espoir du cultivateur, renversés par un orage, inclinent vers la terre leur tête flétrie. Celui qui les avait élevés avec tant de soin gémit à cette vue et son cœur se remplit de tristesse. Pénétré d'une égale douleur, Eétès retourne à Colchos, suivi de ses sujets et rêvant aux moyens de prendre sa revanche. Pendant ce temps le jour finit et Jason achève les travaux qui lui sont imposés.







## XI

Muse, fille de Jupiter, dis-moi maintenant les soucis et les desseins de la vierge de Colchide. Mon esprit incertain se demande si elle abandonne son pays par crainte de son père ou sous l'influence d'une passion funeste.

Etès, pendant toute la nuit, avait délibéré avec les grands de son État, fortement irrité contre ses filles, sans qui tout cela ne serait pas advenu. Pendant ce temps Junon jetait la terreur dans l'âme de Médée qui, peureuse et agitée comme une biche, lorsqu'elle entend les aboiements des chiens et les cris des chasseurs, s'imagine que son père sait tout et que bientôt son malheur sera au comble. Elle accuse ses esclaves de l'avoir trahie, ses yeux s'enflamment, à son oreille retentissent mille bruits effrayants. Elle meurtrit sa gorge et s'arrache en pleurant les cheveux. Sans doute elle eût en ce moment, contre l'arrêt du destin, terminé ses jours par le poison si la reine des dieux, pour détourner le coup, ne lui eût inspiré le dessein de s'enfuir avec les enfants de Phrixus. Cette pensée ranima son courage. Changeant aussitôt de résolution, elle remit de son sein tous les poisons dans le coffret, puis elle baisa son lit et les deux côtés de la porte, elle embrassa même les murailles. Ayant coupé de ses mains une longue tresse, afin de laisser à sa mère un souvenir de sa virginité, elle s'écria d'une voix gonflée de sanglots : « Que ces cheveux, ô ma mère, vous rappellent le souvenir de votre fille et, si loin que je sois de vous, soyez

heureuse. Adieu, Chalciope, adieu toute la maison ! Et toi, ô étranger, que la mer ne t'a-t-elle englouti, avant que tu aies touché la terre de Colchide ! » En parlant ainsi, des torrents de larmes inondaient son visage. Telle que l'enfant d'une riche maison emmenée captive loin de sa patrie et qui, n'ayant jamais connu de peine ni de travail servile, ne peut supporter les rigueurs de l'esclavage et se dérobe par la fuite aux coups de sa maîtresse, telle l'aimable princesse s'échappe du palais. Les portes s'ouvrent d'elles-mêmes devant elle et les verrous cèdent à ses enchantements. Nu-pieds, elle court le long des rues étroites, le front et les sourcils cachés sous un voile que retient sa main gauche, tandis que de la droite elle relève les bords de sa robe. Bientôt, par un sentier détourné et sans être reconnue des gardes, elle sort de la ville, reconnaissant au passage les chemins que, en sa qualité de magicienne, elle avait tant de fois parcourus à la recherche d'un cadavre ou de quelque plante rare. Sans hésiter, quoiqu'en tremblant, elle dirige ses pas vers le rivage où est amarré le navire Argo.

La lune, qui commençait à monter à l'horizon, vit avec joie la marche errante de Médée en se

disant en elle-même : « Je ne suis donc pas la seule que l'amour entraîne, lorsque, brûlant d'amour pour le bel Endymion, je vais visiter l'autre du Latmus. Toi aussi impudente qui si souvent, dans tes chants magiques, m'as rappelé ma tendresse, afin de pouvoir en mon absence préparer tes philtres, toi aussi tu brûles des mêmes feux. Va donc, obéis aux lois d'un funeste amour et connais à ton tour les rigueurs d'un mal auquel, si adroite que tu sois, tu n'as pu te soustraire. »

Médée arriva en courant jusqu'au bord du fleuve. Là, ayant aperçu les feux allumés de l'autre côté pour célébrer la victoire de Jason, elle appela à haute voix Phrontis, le plus jeune des enfants de Phrixus. Lui et ses frères, conjecturant avec raison que c'était la voix de Médée, en informèrent les autres qui, malgré leur étonnement, comprirent de quoi il s'agissait. Trois fois Médée poussa un cri et trois fois Phrontis lui répondit. Aussitôt les matelots appuient sur les rames et font promptement avancer le navire. Arrivé près de la rive, Jason s'y élança suivi de Phrontis et d'Argus. Elle, embrassant leurs genoux des deux mains, leur dit : « Mes amis, sauvez-moi, sauvez-vous vous-mêmes de la fureur d'Eétés. Tout est découvert ; il n'y a plus de remède. Fuyons avant

qu'il monte sur son char rapide. Je vous livrerai moi-même la toison, après avoir assoupi le dragon qui la garde. Mais d'abord, ô étranger, prends à témoin devant tes compagnons, prends à témoin les dieux des promesses que tu m'as faites. Je n'irai pas plus loin si, en me privant de ma famille, tu veux encore me déshonorer. » A ces mots, Jason, transporté de joie, la releva doucement et l'encouragea ainsi : « O chère âme, que Jupiter Olympien me soit témoin ainsi que Junon, son épouse, qui président à l'hymen ; je le jure, tu seras ma femme légitime dès que nous aurons mis le pied sur le sol de la Grèce. » Pour appuyer ces paroles, il lui mit, sans plus tarder, la main dans la main.

Médée aussitôt conseille aux Argonautes de faire approcher le vaisseau de la forêt sacrée, afin d'enlever pendant la nuit la toison d'or à l'insu d'Étès. Ils prirent donc la magicienne avec eux et firent force de rames. Détournant la tête et les mains tendues vers le rivage, elle pleurerait. Jason la réconfortait et essayait d'apaiser son chagrin.

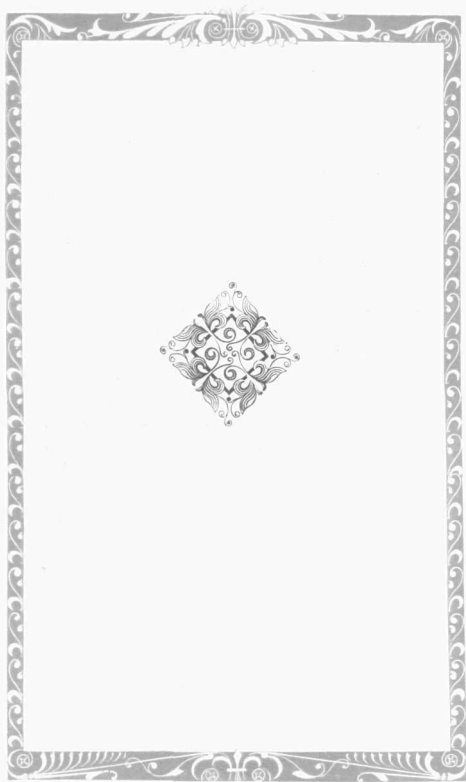
A l'heure où les chasseurs secouent de leurs yeux le sommeil, éveillés par leurs chiens à qui ils s'en fient pour ne pas dormir toute la nuit et

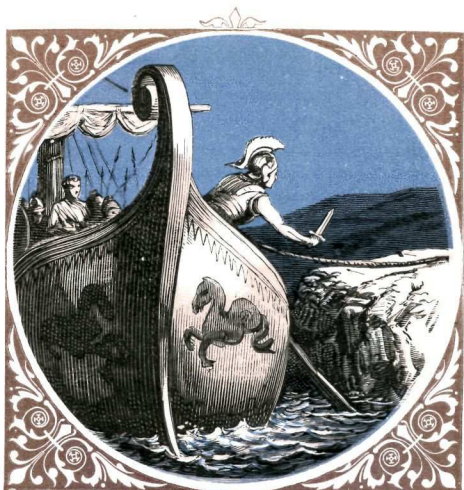
prévenir l'aurore, dans la crainte que les traces et l'odeur de la bête ne se dissipent aux premiers rayons du jour, Médée et Jason, sur le conseil d'Argus, descendirent dans l'herbage où l'on prétend que s'était arrêté pour la première fois le bélier, lorsqu'il portait sur son dos le fils d'Athamas. On voyait encore dans le voisinage les restes enfumés de l'autel sur lequel Phrixus l'avait immolé d'après le conseil de Mercure. Là, sur l'avis d'Argus, ils renvoyèrent l'escorte et s'avancèrent par un étroit sentier vers le bois sacré, cherchant le grand chêne auquel était suspendue la toison, semblable au nuage qu'empourprent les rayons du soleil levant. De son côté, le dragon aux yeux perçants et toujours ouverts allonge la tête à leur approche et pousse d'horribles sifflements. La forêt et les rives du fleuve en retentissent, on les entend loin d'Æa, jusqu'aux frontières de la Colchide et aux bords du Lycus, ce fleuve qui, se séparant de l'Araxe, mêle ses eaux à celles du Phase et se jette avec lui dans la mer du Caucase. Au bruit de ces sifflements, les mères s'éveillent épouvantées et pressent de leurs mains les tendres nourrissons qui dormaient dans leur berceau.

Tels qu'on voit du milieu d'une forêt embrasée

s'élever des tourbillons de fumée qui se succèdent sans cesse en roulant dans les airs, tels paraissent les replis innombrables du dragon, couverts d'écaillés arides. Médée s'avance hardiment vers lui en suppliant doucement le plus puissant des dieux, le sommeil secourable, d'apaiser le monstre. Jason la suit, non sans effroi ; mais bientôt le dragon, dompté par la force du charme, abaisse ses volutes menaçantes et s'étend sur le sol en larges anneaux, pareil au flot noir qui s'aplatit sourdement sur le rivage. Il levait pourtant encore sa tête horrible et ouvrait une gueule effrayante lorsque Médée, secouant avec des paroles magiques un rameau de genévrier fraîchement coupé, lui asperge les yeux d'une liqueur enchantée qui l'endort. Sa tête retombe à terre et ses anneaux s'étendent à travers la forêt remplie d'arbres. Alors Jason, obéissant à Médée, qui se tenait toujours près du monstre et continuait l'enchantement, enleva la toison de l'arbre ; puis ils retournèrent au vaisseau, laissant la forêt et son ombre.







## XII

Semblable à une fillette qui, dans sa chambre,  
reçoit sur sa robe les rayons de la lune et se  
réjouit au fond du cœur de la voir briller, Jason  
contemple avec bonheur la toison qu'il soulève

dans ses mains et dont les reflets vont rougir son front et ses joues. Elle est aussi grande que la peau d'un bœuf ou que celle d'un cerf. Le brillant de ses précieux flocons éclaire les pas du héros, qui tantôt la suspend à son épaule, d'où elle roule jusqu'à terre, et tantôt la serre avec les mains sur sa poitrine, dans la crainte qu'un homme ou qu'un dieu ne vienne la lui ravir.

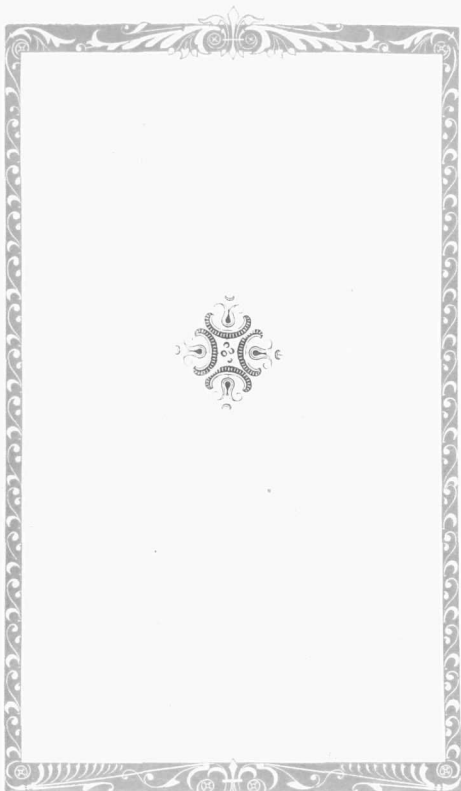
Déjà l'aurore se répandait sur la terre quand ils arrivèrent au milieu des Grecs. Chacun d'eux, étonné de l'éclat et de la grandeur de la toison, veut la toucher, la prendre dans ses mains. Mais Jason la recouvre d'un beau manteau sur lequel il fait asseoir Médée, puis il adresse à ses compagnons les paroles suivantes :

« Amis, n'hésitez plus maintenant à reprendre la route du pays. La conquête qui nous a coûté tant de fatigues est enfin achevée, grâce aux conseils de cette jeune vierge que je mène chez moi pour en faire mon épouse légitime. Elle vient de vous donner, à vous et à toute la Grèce, un fier coup de main ; hâtez-vous de sauver votre bienfaitrice. Eètès ne tardera pas, je le suppose, d'accourir avec une foule de soldats, pour nous arrêter aux bouches du fleuve. Que parmi vous les uns rament sans relâche, tandis que les autres

opposeront leurs boucliers aux traits de l'ennemi. Battez-vous pour le retour. Nous tenons dans nos mains le sort de nos enfants, de nos parents vénérables, de notre chère patrie. La Grèce nous regarde, attendant de nous sa gloire ou son déshonneur. »

Ce disant, il revêt ses armes brillantes. Ses compagnons frémissent dans l'attente. Alors il tire son épée et coupe le câble qui retenait le vaisseau. Ensuite il s'assied tout armé près de la jeune fille et du pilote Ancée. Le navire, cédant à la pression des rames, s'ébranle et les Grecs se hâtent vers l'embouchure du Phace.







## NOTICE

### ARTISTIQUE

---

L'un des plus fameux peintres de la Grèce, Micon, avait représenté les Argonautes dans le tableau qui ornait le temple des Dioscures, à Athènes. C'était une des merveilles de l'art attique. D'après Pline, un autre peintre grec, Cydias, composa sur le même sujet un tableau qui fut payé 144,000 sesterces par l'orateur Hortensius. Inutile d'ajouter que nous n'avons plus ni l'un ni l'autre de ces deux chefs-d'œuvre.

Arrivés au pays des Bebryciens, les marins grecs y avaient rencontré un fils de Neptune, Amycus, dont la manie était de combattre tous les étrangers à coups de poing, ou, si vous voulez, à coups de ceste. Fort adroit à cet exercice, il n'en manquait pas un et les tuait tous. Mais Pollux, ayant accepté au nom des Grecs le défi contre lui, l'abattit à ses pieds et en purgea le pays. Cet épisode, un des plus intéressants du poème d'Apollonius, a été représenté sur un curieux meuble de bronze,

ayant la forme d'un cylindre et muni d'un couvercle rond. Des paysans de Palestrina, l'antique Préneste, le découvrirent en 1744 et le vendirent à un riche amateur appelé Fiscoroni, qui l'a légué au musée Kircher, à Rome. Tout le pourtour de la *ciste Fiscoroni* est décoré d'une suite de figures gravées au trait et représentant l'épisode en question. Les personnages se suivent sans interruption et l'on ne peut dire où telle action commence ni où telle autre finit. Cette suite a été plusieurs fois publiée, entre autres à Leipzig, par le docteur Braun en 1847, in-folio. Elle a été également en Allemagne l'objet d'une dissertation d'Otto Jahn, le biographe de Mozart. En France, Raoul Rochette lui a consacré plusieurs articles du *Journal des savants*.

Sur une patère antique Médée est représentée avec un casque orné d'une grande aigrette et vêtue d'un manteau marqueté jusqu'à la ceinture comme une fourrure d'hermine. Courbée et attentive à ses enchantements, elle a l'air de frapper d'un coup de pique une tête de mort. Devant elle un jeune homme tient d'une main un vaisseau et de l'autre une épée nue. Mais le plus beau morceau d'art qui nous reste à ce sujet est sans contredit la statue désignée jadis sous le nom de *Cincinnatus* et à laquelle on a restitué son vrai titre de *Jason*. Les connaisseurs la placent à côté, sinon au-dessus de la Vénus de Milo. Comme chacun peut admirer au Louvre ce beau marbre pentélique, autrefois l'ornement de la villa Negroni à Rome et qui a décoré ensuite les appartements de Versailles, nous serons sobre de description. Le héros grec est représenté au moment où il vient de quitter le

travail des champs et occupé à rattacher sa chaussure. Il paraît soucieux et distrait par quelque bruit lointain, quelque danger qui le menace. Quoique seule, la figure, a ainsi tout l'intérêt d'un groupe. La tête, si belle qu'elle soit, n'est qu'une pièce empruntée à une autre statue et trop petite, eu égard au reste du corps. Les bras et l'épaule gauche accusent par leur lourdeur une facture moderne ; ils sont l'œuvre d'un restaurateur maladroit. Mais ce qu'il faut admirer, ce sont les lignes pures du torse et l'exquise beauté du dos, ainsi que les jambes, à la fois si fines et si vigoureuses. Il y en a une réduction au Vatican, dans le musée Pio-Clementino.

Le grand sculpteur danois Thorwaldsen a dû s'inspirer du chef-d'œuvre antique pour sa statue de Jason, un des premiers et des plus beaux marbres taillés par son ciseau.

Il y a un tableau de Vanloo, *Médée et Jason*, qui est au musée de Berlin.

Parmi les tableaux modernes les plus célèbres se place en première ligne celui qu'Eugène Delacroix exposa au Salon de 1838 et qui décore le musée de Lille ; peinture magistrale où le vaillant artiste lutte sans trop de désavantage avec Rubens et Van Dyck. Même fougue, même éclat de couleurs que chez les grands maîtres flamands, avec un sentiment dramatique et plein d'énergie qui n'est qu'à lui. Sur un fond vague de caverne tapissée de quelques plantes rampantes, dont les teintes sourdes ne font que mieux ressortir et mettre en relief le personnage principal, se détache Médée au désespoir et serrant convulsivement le poignard qu'elle tient caché. Avec le mouvement oblique

et furieux d'une bête traquée qui se retourne contre les chasseurs, elle retient contre elle ses enfants effarés et prêts à lui échapper. Tout dans cette toile est mouvement et passion.

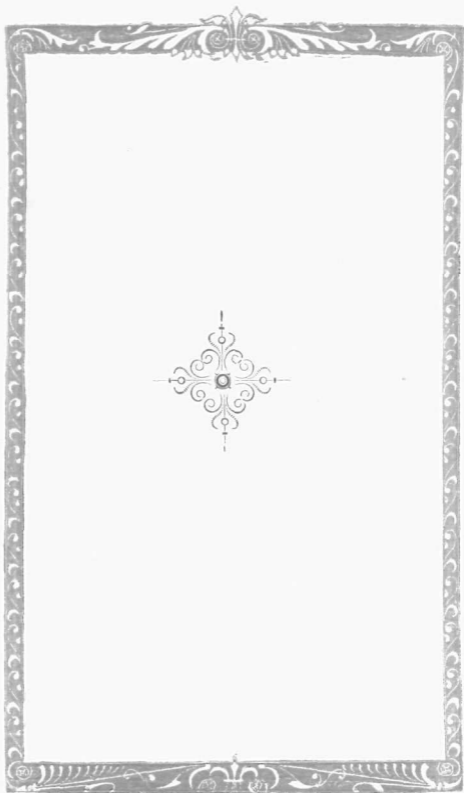
A l'exposition de 1865 figurait un tableau original de M. Gustave Moreau, qui représentait Jason triomphant. Le héros, demi-nu et debout près du trophée qui porte la toison, lève et semble offrir aux dieux le rameau d'or de la victoire, qu'il tient d'une main, tandis que l'autre s'appuie sur le pommeau de l'épée remise au fourreau. Ses pieds foulent le corps du dragon qui, en expirant, redresse encore sa tête menaçante. A l'air calme du visage, à ce regard tourné vers le ciel avec une noble confiance, on devine l'homme assuré du succès. Sa tranquillité s'explique par l'attitude de Médée qui, placée derrière lui et une main sur son épaule, semble encourager le guerrier et prendre possession de lui. Cette magicienne, aux yeux à demi voilés et d'une teinte verdâtre, exprime par son geste une vraie puissance de domination. Autour de ses flancs s'enroule une ceinture composée des blanches fleurs de l'endormante ellébore.

L'imagination de l'homme se plaît-elle mieux aux spectacles sanglants et terribles qu'aux tableaux innocents et calmes, ou serait-ce qu'il est plus facile à un artiste de figurer les uns que les autres? Je ne sais; mais il est certain que la Médée féroce d'Euripide a tenté plus souvent les peintres et les sculpteurs que la vierge passionnée d'Apollonius.

Aussi n'avons-nous guère que des statues de Médée en fureur, parmi lesquelles se distingue celle en bronze

de Pradier, d'un aspect saisissant et qui fut exposée en 1850. Déjà, au Salon de 1837, on avait remarqué un beau groupe en marbre de Lemoyne qui représente Médée au moment où, venant d'apprendre que Jason l'abandonne et aveuglée par la jalousie, elle poignarde ses enfants. Le même motif se retrouve dans le plâtre de M. Blanc (1850) et dans celui de M. Prouha (1859). En 1865, M. Crauk a exposé une Médée rendant la jeunesse à Eson. Enfin le musée de Bâle possède une statue de marbre due au ciseau de Ferd. Schloth et qui représente Jason avec la toison d'or.

Parmi les gravures les plus célèbres citons celles de Jules Bolognese et d'Aug. Salausauca, d'après un bas-relief antique, et celle de *Jason domptant le dragon*, gravée par Salvator Rosa d'après lui-même. Au XVI<sup>e</sup> siècle parut une suite de 26 estampes gravées par René Boyvin d'après les gracieuses compositions de Léonard Thiry. Elle reproduit les scènes principales de l'histoire de Jason et de la conquête de la toison d'or. D'autres pièces relatives au même sujet ont été gravées par Giulio, Bonasone, C. Bloemaert, d'après A. Diepenbeek; un clair-obscur d'après le Parmesan a été fort bien traduit au burin par Andréa Andréani et une composition de S. Rosa par John Boydell. Chacun des dessinateurs de vignettes, tels que Bernard Picart, Regnault, etc., qui ont eu à illustrer les œuvres d'Ovide ou de Corneille, rencontrant ce sujet, l'ont interprété à leur façon. Une des plus jolies est celle d'Eisen gravée par Lemire : Médée, après avoir égorgé ses enfants et incendié le palais de Jason, s'enfuit à Athènes.





## NOTICE

### BIBLIOGRAPHIQUE

---

#### ÉDITIONS PRINCIPALES, TRADUCTIONS ET COMMENTAIRES

Longtemps avant qu'Apollonius composât son poème, l'expédition des Argonautes, ainsi que la passion de Médée, qui en est le nœud essentiel, servaient de thème aux poètes. Simonide, un des premiers, fit, sur le rapt de la fameuse toison, une chanson que les Athéniens aimaient à répéter en chœur dans leurs festins. La tradition populaire brodait là-dessus mille enjolivements, se jouait à son gré de ces œuvres lointaines et leur donnait des formes bizarres, comme le vent fait des nuages. Chacun prenait dans un sujet si riche l'épisode qui convenait le mieux à son talent. Laissons de côté les *Argonautiques*, faussement attribuées à Orphée, description insipide de voyages entremêlés d'aventures mythologiques. C'est sans nul doute un pastiche d'Apollonius, dû à quelque versificateur obscur des

premiers temps de l'ère chrétienne. Mais, aux beaux siècles de la littérature grecque, Eschyle, dans les *Nourrices de Bacchus*, avait mis en scène le rajeunissement d'Eson. La quatrième pythique de Pindare renferme un admirable développement où se trouvent en germe les épopées et drames futurs. Peu après, Caranus composa une *Médée*, malheureusement perdue où il réhabilitait la magicienne que nous sommes trop habitués à voir d'après le portrait affreux qu'en trace Euripide. S'il faut en croire certains historiens, celui-ci aurait inventé son horrible mégère, à l'instigation des Corinthiens qui, ayant tué jadis à coups de pierres les enfants de Jason, donnèrent cinq talents à Euripide pour qu'il attribût ce meurtre à leur mère.

Quoi qu'il en soit, la version du tragique grec a pris la place et la vérité et c'est d'elle que se sont inspirés tous ceux qui depuis lors ont traité le même sujet. Nous allons rapidement les passer en revue. Commençons d'abord par les éditions importantes du poème d'Apollonius. On sait qu'il est écrit d'un bout à l'autre en ionien, tandis que, dans Homère, les dialectes sont presque partout mêlés et confondus.

*Argonauticon libri IV*, græce, cum scholiis græcis. Florence, 1496, in-4.

Première édition, publiée par J. Lascaris et imprimée par Fr. Alopa en lettres capitales. On y trouve les quelques renseignements que nous avons sur la vie d'Apollonius. Un exemplaire sur vélin, qui n'est pas unique, mais de toute beauté, 320 fr. vente Gaignat; revendu 1755.

*Apollonii Rhodii Argonautica*, antiquis una et optimis cum commentariis; græca. Venise, chez les Alde, 1521, in-8.

Belle et rare édition qui vaut de 80 à 100 francs.

*Les mêmes*. Paris, 1541; 2 tomes en 1 volume in-8. Plus correcte que les deux précédentes, elle vaut de 40 à 50 francs et ne renferme que le texte grec.

*Les mêmes*. Francfort, chez Pierre Brach, 1546, in-8. Copiée sur celle des Alde.

*Apollonii Rhodii Argonauticon libri quatuor*, nunc primum latinitate donati. Bâle, J. Oporinus, 1550, in-8. La traduction latine est de Jean Hartung. Cet ouvrage fut réédité dans la même ville en 1570 et 1572, in-8, avec traduction en vers latins de Valentin Rotmar.

*Les mêmes*, avec les notes de Henri Estienne. Genève et Paris, 1574, in-4. Assez estimée; vaut de 20 à 30 francs.

*Les mêmes*. Leyde, Elzevier, 1641, in-8. Texte grec et traduction latine. Malgré le nom recommandable de ce libraire, son volume est sans valeur. Brunck a qualifié l'édition de *omnium pessima*. Runkenius appelle *inepte* l'auteur du commentaire, Jérémie Hœlzlin.

*Les mêmes*. Oxford, Jean Shaw, 1774, in-4. Reproduction de la précédente, texte et scholies. Elle fut réimprimée dans la même maison deux ans après en 2 volumes in-8.

*Les mêmes*, avec les notes de Ph. Brunck, mais sans version latine. Strasbourg, 1780, petit in-8. 40 francs, vente Renouard et 60 francs, vente Didot. Il est vrai que le premier de ces exemplaires était sur papier de Hollande et l'autre relié en maroquin bleu doublé de tabis.

*L'Argonautica d'Apollonio Rhodio*, tradotta ed illustrata. Rome, 1791-94. 2 volumes grand in-4. A sa traduction italienne, le cardinal Flangini a joint le texte grec établi d'après Brunck, avec les notes et variantes de quatre manuscrits du Vatican.

*Apollonii Rhodii Argonauticon libri quatuor*. Leipzig, 1797. Il n'a paru que le premier volume renfermant le texte grec et latin. Le second volume devait être consacré aux scholies.

*Les mêmes*. Leipzig, 1810-1813, notes de Brunck, revues et augmentées par Schæfer. Quoiqu'il n'y ait ni version latine ni index, on la vend de 15 à 20 francs.

Dans la même ville fut publiée, en 1826, une autre édition par Wellauer, chez Merkel, qui est à peu près du même prix et que l'on a reproduite en 1854.

Le poème d'Apollonius est naturellement entré dans la magnifique collection des auteurs grecs publiée par Didot, 1862, in-4. Il se trouve dans le même volume qu'Hésiode, Musée, Coluthus, etc. La traduction latine et le texte ont été revus par F.-S. Lehrs, qui, en reproduisant le texte de Wellauer, a eu raison de s'en écarter sur quelques points.

La seule traduction complète d'Apollonius que nous ayons en français est celle de Caussin de Perceval, professeur au Collège de France. Il la publia sans texte et sous le titre suivant :

*L'Expédition des Argonautes ou la conquête de la Toison d'or*, poème traduit pour la première fois du grec en français par J.-J.-A. Caussin. Paris, Moutardier, 1797 et 1802, in-8. Elle a été reproduite dans un des volumes

du *Panthéon littéraire*. Comme on n'en avait pas d'autre, il a bien fallu s'en contenter jusqu'ici, quoiqu'elle ne donne que le sens général et qu'elle soit d'une élégance un peu trop vague.

Plus fidèles que nous au culte de la poésie grecque, les Anglais ont traduit jusqu'à trois fois les *Argonautiques*. La première traduction est de Fawkes; elle a été complétée par Méen et publiée à Londres en 1780 in-8. La deuxième, en vers, a été publiée en 2 volumes par Barnaby Greene, dans la même ville, la même année et dans le même format que la précédente. La troisième, également en vers, avec notes par Wil. Preston, parut à Londres en 1803; 3 volumes in-12.

En Allemagne, on cite la traduction en vers hexamètres de Bodmer. Zurich, 1779, in-8.

Aug. Weichert a publié dans le même pays une excellente dissertation intitulée :

*Über das Leben un gedicht des Apollonius von Rhodus.*  
Meis-en, 1821, in-8.

Chez nous, la meilleure étude que l'on puisse lire sur ce sujet est celle de Sainte-Beuve, intitulée *la M'dée d'Apollonius* et que l'on trouvera au tome V des *Portraits contemporains*, édition M. Lévy, 1870, in-12.



## IMITATIONS ET PIÈCES DE THÉÂTRE

*Le Roman de Jason et M'd'e*, par Raoul Le Fèvre. Petit in-folio gothique à 2 colonnes avec figures sur bois, imprimé selon toute probabilité à Lyon, vers 1474 ou 1480, avec les caractères de W. Caxton.

Ce livre rare, acheté par Cigogne au prix de 325 fr. à la vente du prince d'Essling, était regardé par le célèbre bibliophile comme une des perles de sa collection. Pourtant, à la même vente figurait une autre édition du même ouvrage dont voici le titre :

*Les faits et prouesses du noble et vaillant chevalier Jason*, également sans indication de lieu et sans date. Elle fut vendue 741 francs.

Dans la bibliothèque de Jemeniz nous rencontrons ce livre sous un titre nouveau :

*C'est l'histoire du pieux et vaillant chevalier Jason*, fils du noble roy Eson de Thebes et de sa mye Medée. Paris, Alain Chotrian, rue Neuve-Notre-Dame, à l'Écu de France. In-° gothique avec figures sur bois.

Brunet assure que le style de Raoul Le Fèvre a été retouché dans cette dernière édition ; il reste néanmoins assez naïf et d'un anachronisme fort plaisant. Jason abordant Médée lui dit : « Madame, voici votre pauvre chevalier. Je me rends en votre merci et suis prêt d'accomplir tous vos bons commandements. » Un des plus curieux chapitres est celui qui a pour argument : com-

ment *Médée enamoura Jason et Jason elle*. J'en détache ce cri dolent de la vierge de Colchos : « Ah ! mes yeux, en quel labeur vous m'avez bontée. Certes vous êtes cause, et nul autre, que je ne suis plus celle que je soulais (*solebam*), car vous avez mon cœur enveloppé de feu ardent de désir amoureux. » Pour un conteur gaulois, à qui le poème grec était probablement inconnu, Raoul Le Fèvre ne s'en tire pas trop mal. S'il est étrange de voir Hercule et Jason parader en des tournois, cela ne choque vraiment qu'à la réflexion. En tous temps, l'héroïsme se retrouve le même sous des costumes différents.

L'exemplaire de ce livre que possède la Bibliothèque nationale porte au frontispice une image représentant le navire *Argo*. Sauf une vignette à la fin et des lettres unciales dans le corps du volume, il n'y a pas d'autre illustration. Aussitôt après la publication en Italie de l'épopée d'Apollonius, les imitations commencèrent. Ronsard, dans son ardeur de transvaser en notre langue les beautés antiques, emprunta au poète grec la plupart des traits dont il a peint l'héroïne de la *Franciade*. Un de ses contemporains, J. de la Péruse, qui ne devait connaître que la *Médée* de Sénèque, en fit, par sa traduction, la seconde des tragédies classiques jouées en France (1553). La *Clôpâtre* de Jodelle avait été la première. Ronsard le loue peu harmonieusement

de faire homicide  
De ses enfants la sorcière Calchide.

En réalité, sa pièce est faible. Il n'a pas su tirer du

latin les sentences brèves, les mots qui enlèvent et transportent, *le coup de fouet*, comme a dit Raynouard. On doit lui pardonner cette inexpérience, car il mourut à l'âge de vingt-cinq ans (1555). Sa *Médée* parut imprimée pour la première fois, avec ses autres poésies, à Paris, chez Nic. Bonfons, 1576, in-16. L'un de ses amis, Cl. Binet de Beauvais, a donné de cette tragédie une édition recherchée aujourd'hui pour sa rareté :

*La Médée*, tragédie et autres diverses poésies de Jean de la Péruse. Rouen, Raphaël du Petit-Val, sans date (vers 1580), petit in-12.

Les qualités qui manquent à La Péruse, nous les rencontrons pour la première fois dans la *Médée* de Corneille (1635), sorte d'imbroglio chargé de personnages et d'incidents et qui excite moins d'intérêt que d'horreur. Un mouvement sublime, *le moi, moi, dis-je, et c'est assez*, a sauvé le reste.

Après le grand tragique, on tombe à la *Médée* de Longepierre, 1694, puis à celle de M. Legouvé lue aux Français en 1851 et dont un caprice de Rachel empêcha la représentation. Mme Ristori l'a reprise en 1856 et fait valoir à travers la traduction italienne de Montanelli. En auteur rompu à toutes les ressources de son art, M. Legouvé a rajourni le sujet autant qu'il était possible.

Une dernière *Médée* fut jouée à l'Odéon en 1855. Elle est d'Hippolyte Lucas et ne mérite pas de nous arrêter.

Enfin, il y a dans les poésies inédites de Lamartine, publiées en 1881, une *Médée* qui renferme quelques beaux vers.

Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, Louis Dolce avait doté l'Italie d'une *Médée*. En Angleterre, Glover donna la sienne en 1761. L'Allemand Grilparzer en a fait représenter une dans sa langue au théâtre de Pétersbourg en 1824.

Mais c'est l'opéra surtout qui a exploité comme à plaisir cette mine féconde. On comprend que la magicienne, avec ses fureurs et ses enchantements, dut tenter musiciens et machinistes. Contentons-nous de citer les pièces les plus remarquables :

*La Toison d'or*, tragi-comédie de P. Corneille, 5 actes en vers. 1661. C'est une des premières pièces où l'on ait employé les machines et les trucs à surprises. Elle fut représentée par la troupe royale du Marais, chez le marquis de Sourdiac, en son château du Neubourg, pour réjouissance publique du mariage du roi Louis XIV, et de la paix avec l'Espagne. Imprimée à Rouen en 1661, in-12.

*Médée*, par P. Corneille, 5 actes, musique de Charpentier, représentée en 1693.

*Jason ou la Toison d'or*, tragédie lyrique en 5 actes avec prologue par J.-B. Rousseau, musique de Colasse, 17 janvier 1696. Le célèbre poète a jugé lui-même ses essais dramatiques avec une sévérité qui désarme la nôtre.

*Médée et Jason*, 5 actes en vers avec prologue par l'abbé Pellegrin (sous le nom de Delaporte), musique de Salomon, 1713.

*La Toison d'or*, opéra de Desriaux, musique de Vogel, 1786. Un des premiers ouvrages où se fit sentir l'influence du génie de Gluck.

S'il fallait choisir entre tous ces livrets d'opéra, celui de Pellegrin serait peut-être le moins insignifiant. Non qu'il y ait grande invention ; le poète abbé s'est contenté de suivre Euripide et Sénèque et de les accommoder au goût de son temps ; mais sa pièce, le prologue surtout, a quelques accents d'allégresse et de patriotisme qui enthousiasmèrent au moment de la représentation, c'est-à-dire après la victoire de Villars à Denain. On l'a plusieurs fois reprise avec succès et même parodiée. Elle ne sort pourtant guère du genre habituel. Jason, transformé en galant, y dit à Créuse :

Vous tremblez pour mes jours ! ô soin rempli de charmes  
Que vois-je ! vous versez des larmes !

Ah ! mon sort est trop glorieux !

Mon sang peut-il payer des pleurs si précieux  
Et de si charmantes alarmes ?

Achievez mon bonheur ; c'est trop le différer.

Puis ils chantent en duo :

Amour, prends pitié de nos peines,

Vole, viens combler tous nos vœux.

Unis de tes plus dâces chaînes

Deux cœurs tr. p. longtemps malheureux.

Voilà les fadeurs qui mettaient Boileau dans de si plaisantes colères et lui faisaient fulminer l'anathème contre Quinault et son école.

Au mois d'avril de l'année dernière, M<sup>lle</sup> Holmès a fait jouer au concert du Cirque d'hiver un drame lyrique intitulé *les Argonautes*. On trouva que sa musique faisait beaucoup de bruit. Cependant la partie essentielle de

L'ouvrage, celle qui a pour sujet les amours de Jason et de Médée, fut assez du goût du public, qui applaudit surtout le grand récitatif de Jason.

J'ai vaincu sur les flots, j'ai vaincu sur la terre.

Il y avait là un beau souffle guerrier. Le tout se terminait, comme à l'ordinaire, par des chants de triomphe et des fanfares en guise d'apothéose.

D'ailleurs la légende de Jason et de Médée inspire toujours la poésie légère et il y a longtemps que l'on répète les *Deux gendarmes* de Gustave Nadaud.

Mais je poursuis ce mélére  
Qui vers Colchos guérait Jason.  
Brigadier, répondit Pandore,  
Brigadier, vous avez raison.

A.-J. PONS.





TABLE

---

INTRODUCTION . . . . .	I
Chapitre I . . . . .	15
— II . . . . .	23
— III . . . . .	31
— IV . . . . .	37
— V . . . . .	45
— VI . . . . .	51
— VII . . . . .	59
— VIII . . . . .	67
— IX . . . . .	77
— X . . . . .	85
— XI . . . . .	91
— XII . . . . .	99
Notice artistique . . . . .	103
Notice bibliographique . . . . .	109











